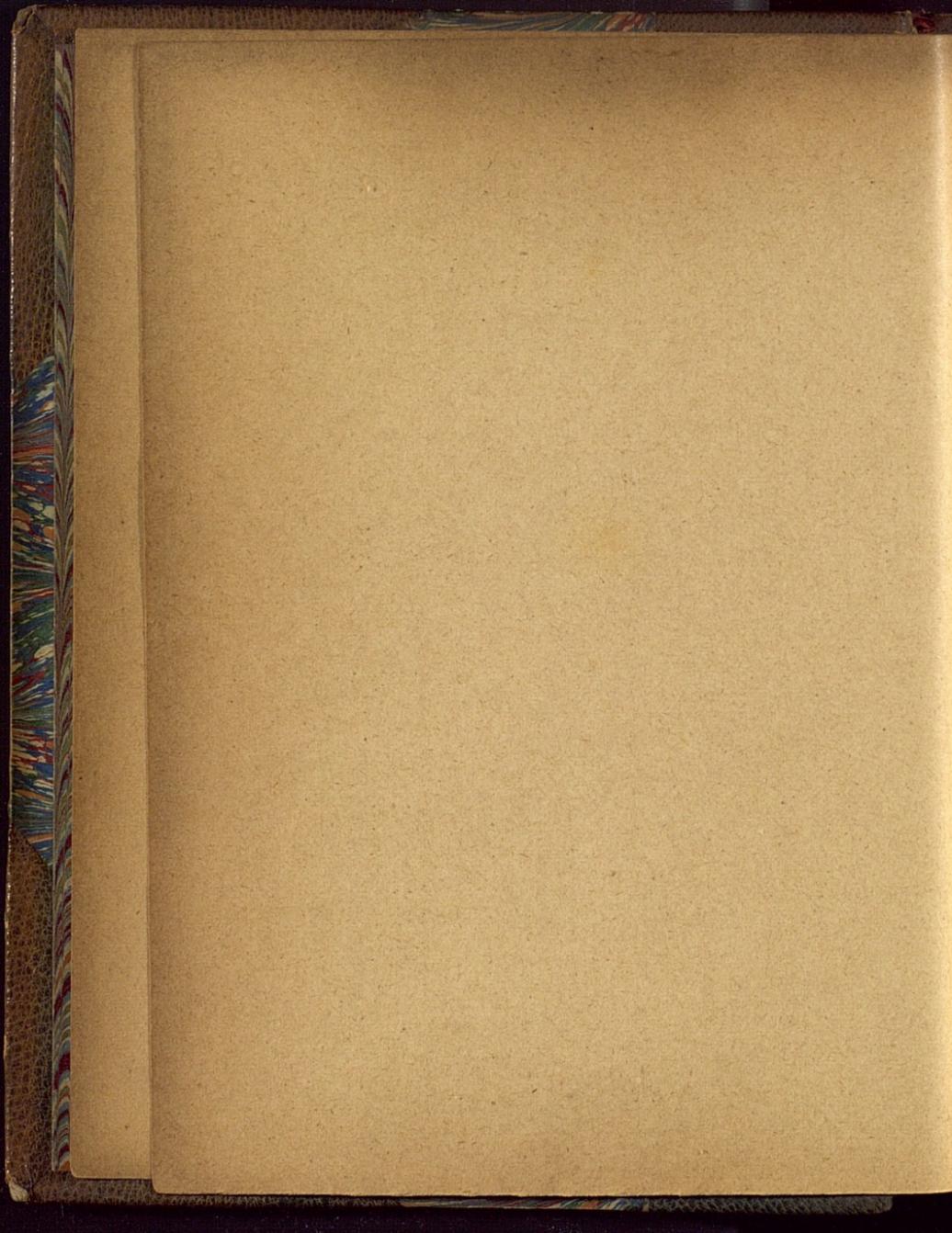


MLPO 11898



à mon fidèle ami Emile Van Arenbergh,  
de tout coeur,

Ollivier Piracy

**Les Dernières Fêtes**

*Il a été tiré de ce livre :*

*15 exemplaires sur papier du Japon, des Manufactures  
Impériales.*

*10 " sur papier de Hollande Van Gelder.*

*325 " sur vélin.*

ALBERT GIRAUD

*Les Dernières*  
*Fêtes*

BRUXELLES

Paul LACOMBLEZ, éditeur

Rue des Paroissiens

—  
1891

Tous droits réservés

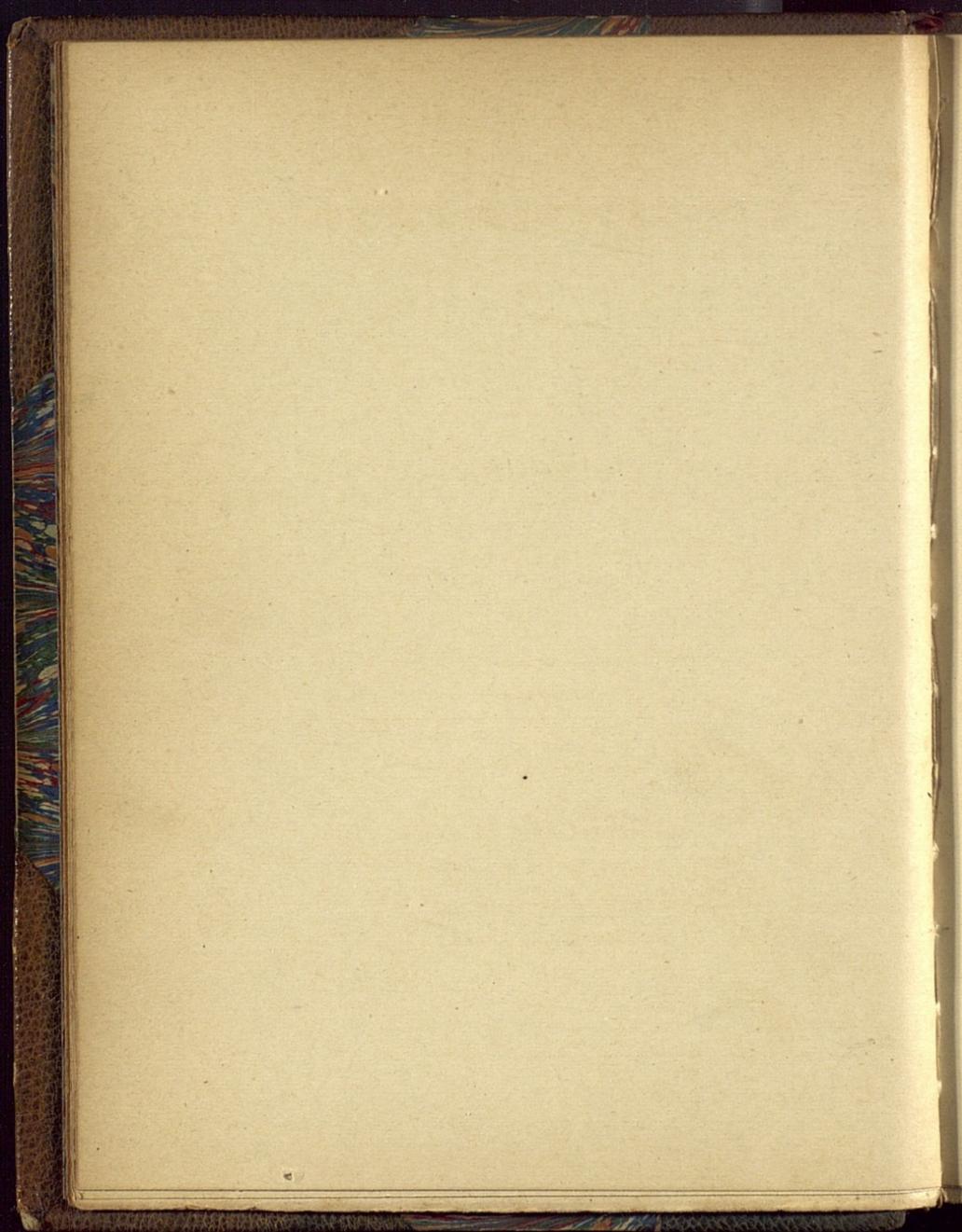
*DU MÊME AUTEUR :*

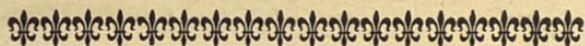
*Pierrot Lunaire*

*Hors du Siècle*

*Pierrot Narcisse*

*A Arnold Goffin*





## ALLÉGORIE

A Louis Delattre

*Je vois, dans un jardin frileux  
Dont la fine ramure noire,  
Sous des bourgeons roses et bleus,  
S'orne d'un printemps illusoire,*

*Dans un grand jardin sérieux  
Où, près des charmilles lassées,  
Pleure en jets d'eau mystérieux  
Le sang des fontaines blessées,*

*Au son de rebecs maladiés  
Et de frêles flûtes doussaines,  
Un cortège d'enfants tardifs  
Promenant leurs grâces malsaines.*

*Ils mêlent dans un carnaval  
Tous les temps et tous les costumes :  
L'un à pied, d'autres à cheval,  
Ou dans des carrosses posthumes.*

*Enfançons malingres, pliés  
Sous leurs casques et leurs rondaches,  
Plus petits que leurs boucliers  
Et plus légers que leurs panaches!*

*Roitelets aux gestes hautains,  
Minimes marquises espiègles  
Portant à leurs poings enfantins,  
Au lieu de perruches, des aigles.*

---

*Plus d'un Charlemagne exigü,  
Qui s'embarrasse dans sa robe,  
Joue, en riant son rire aigu,  
Au bilboquet avec le globe.*

*Un pape aux yeux de feu follet  
D'un air gamin lance une bulle  
Au nez d'un grave Triboulet  
Dont le bonnet tintinnabule.*

*Des juges lilliputiens,  
Givrés de perruques sévères,  
Dans des Digestes anciens  
Vont effeuillant des primevères.*

*Et sous sa coiffe de linon,  
Houlette en main, par les quinconces,  
Notre-Dame de Trianon  
Mène un troupeau de loups et d'onces.*

*Ils vont ainsi, silencieux,  
Le long des fontaines blessées,  
Et les rebecs mystérieux  
Persifflent leurs vagues pensées.*

*Ils sont très jeunes et très vieux,  
Charme enfantin, grâce sénile!  
A la fois tristes et joyeux,  
Ils ont dix ans, peut-être mille.*

*Ils vont ainsi, petits abbés,  
Petites reines, petits princes,  
Et leurs têtes aux fronts bombés  
Martyrisent leurs cols trop minces.*

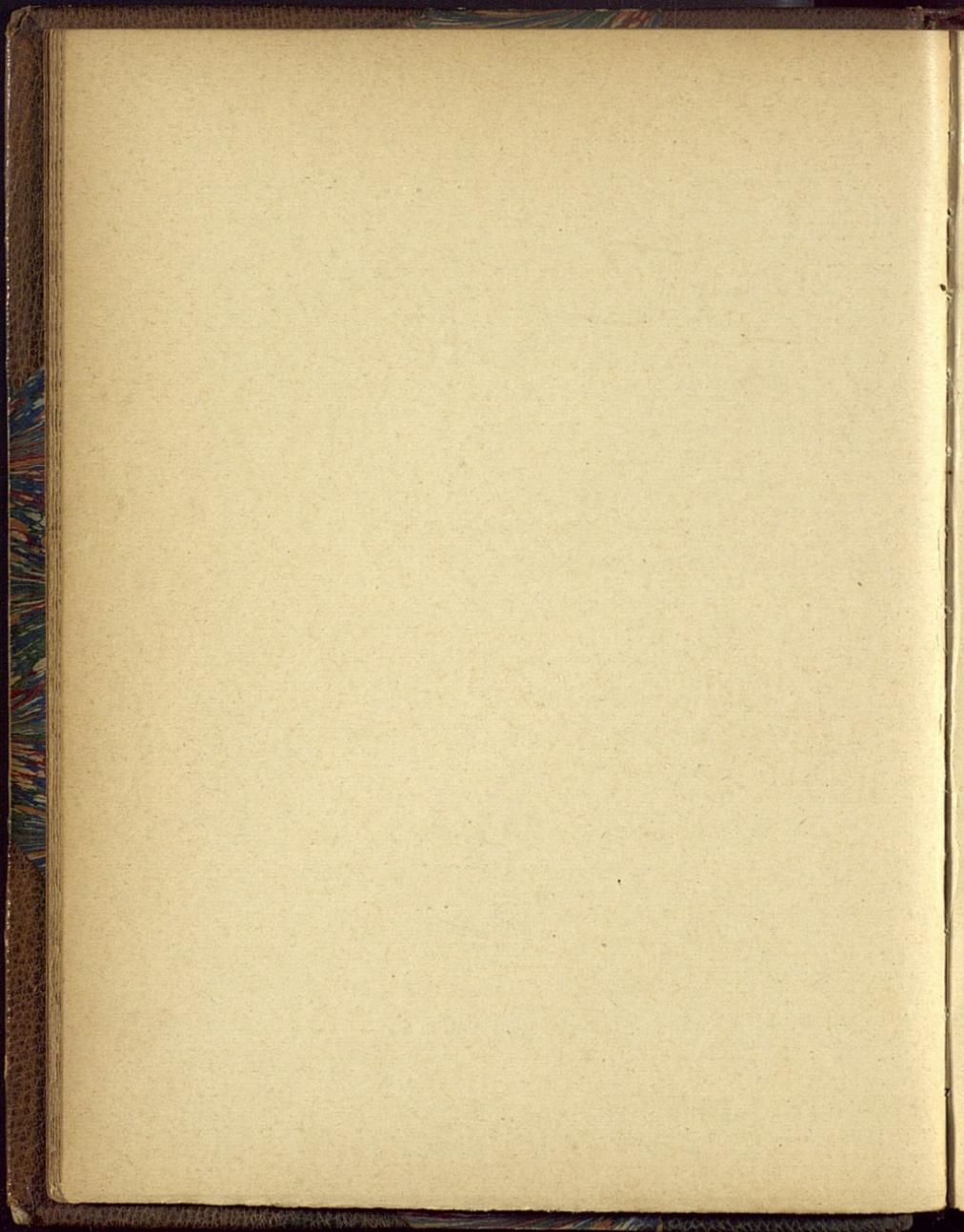
*Leurs grands yeux, leurs yeux étrangers,  
Où l'or du soir palpite et sombre,  
Baignent de rayons mensongers  
Leurs chairs de lys éclos dans l'ombre.*

---

*Leur gaieté, comme un vol d'oiseaux,  
Saigne et s'étrangle dans leur rire,  
Et je crois voir au fond des eaux  
Danser des figures de cire.*

*Projets de mon cerveau lassé,  
Désirs aux bottes de sept lieues,  
Caprices d'un soleil glacé,  
Tulipes noires, roses bleues,*

*Ainsi vous naissez, trop petits,  
Dans ce beau jardin de mensonges,  
Enfants de mes fiers appétits,  
Marionnettes de mes songes !*



## INITIATION

*Viens, mon enfant : là-bas, sous la garde d'un ange,  
Trésorier des secrets du Savoir défendu,  
Pour les cœurs dévoyés saigne une vigne étrange  
Où siffle le serpent du Paradis perdu.*

*L'ange dort quand je veux. Va, mon bel enfant, mange  
A folles dents la grappe où ma bouche a mordu :  
Demain tu connaîtras le prix de la vendange  
Et la vertu du vin que l'ainé t'a vendu.*

*Tu te regarderas agir, penser et vivre ;  
Tu seras à la fois le lecteur et le livre  
Et l'obscur écrivain de ce livre odieux ;*

*Et tu mourras très vieux, cultivant ta souffrance,  
Pour avoir abdiqué le sceptre d'ignorance  
Qui te sacrait l'égal des héros et des dieux.*

## LA VIERGE A LA TARASQUE

A Léon Dardenne

*Ce soir, le vieux château se réveille : le maître,  
Fleuri de ses plus beaux habits incarnadins,  
Son perroquet au poing, s'accoude à la fenêtre,  
Et devise gaiement avec ses paladins.*

*Toute sa cour à ses côtés danse et babille :  
Ses lévriers vers lui lèvent leurs yeux humains,  
Et le nain favori, pour emplir sa sébille,  
Fait le tour des jardins en marchant sur ses mains.*

*Et dans les arbres bleus, parodiant les reines  
Qui s'émouchent, de très petits singes grimpants,  
Afin d'éventer leurs ironiques migraines,  
Martyrisent la queue en éventail des paons.*

*Au sommet de la tour des fanfares joyeuses  
Éclatent dans les plis d'un grand drapeau vermeil  
Dont l'étoffe tordue en rafales soyeuses  
Sous l'enflure du vent joue avec le soleil.*

*Et le maître soudain se dresse et ses doigts minces  
Désignent, sur le flanc sablé d'or du coteau,  
Un cortège lointain d'évêques et de princes  
Qui dans la paix du soir s'en vient vers le château.*

*Celle qu'on voit là-bas, svelte parmi les palmes,  
Fière comme une épée, en son fourreau d'orfroi,  
Et dont les mendiants baisent les beaux pieds calmes,  
C'est Tiphaine, la fille unique du vieux roi.*

*Un jour, quittant le doux palais de son enfance,  
Ses femmes au rouet, ses fleurs, son clavecin,  
Elle s'en est allée, en songe, sans défense,  
Seule, le cœur gonflé d'un étrange dessein.*

*La voici de retour, toute pâle de joie,  
Pensive, amenant vers le château pavoisé,  
Au caprice léger d'un frêle fil de soie,  
Le monstre éblouissant par elle apprivoisé :*

*La tarasque, la bête effrayante et vorace,  
Ouvrant entre ses poils, semblables à des cils,  
Par les trous rayonnants de sa noire cuirasse  
D'innombrables yeux d'or, d'opale et de bérils.*

*Les singes grimaçants lâchent les paons fidèles ;  
De stupeur, le bouffon retombe sur ses pieds ;  
Le perroquet du roi s'envole à tire d'ailes,  
Et le maître, aux abois de ses longs lévriers,*

*Du haut de son balcon éperdument se penche,  
Soutenu par le cœur bariolé des preux,  
Se pâme d'allégresse, et dans sa barbe blanche  
Laisse, les bras tendus, couler des pleurs heureux.*

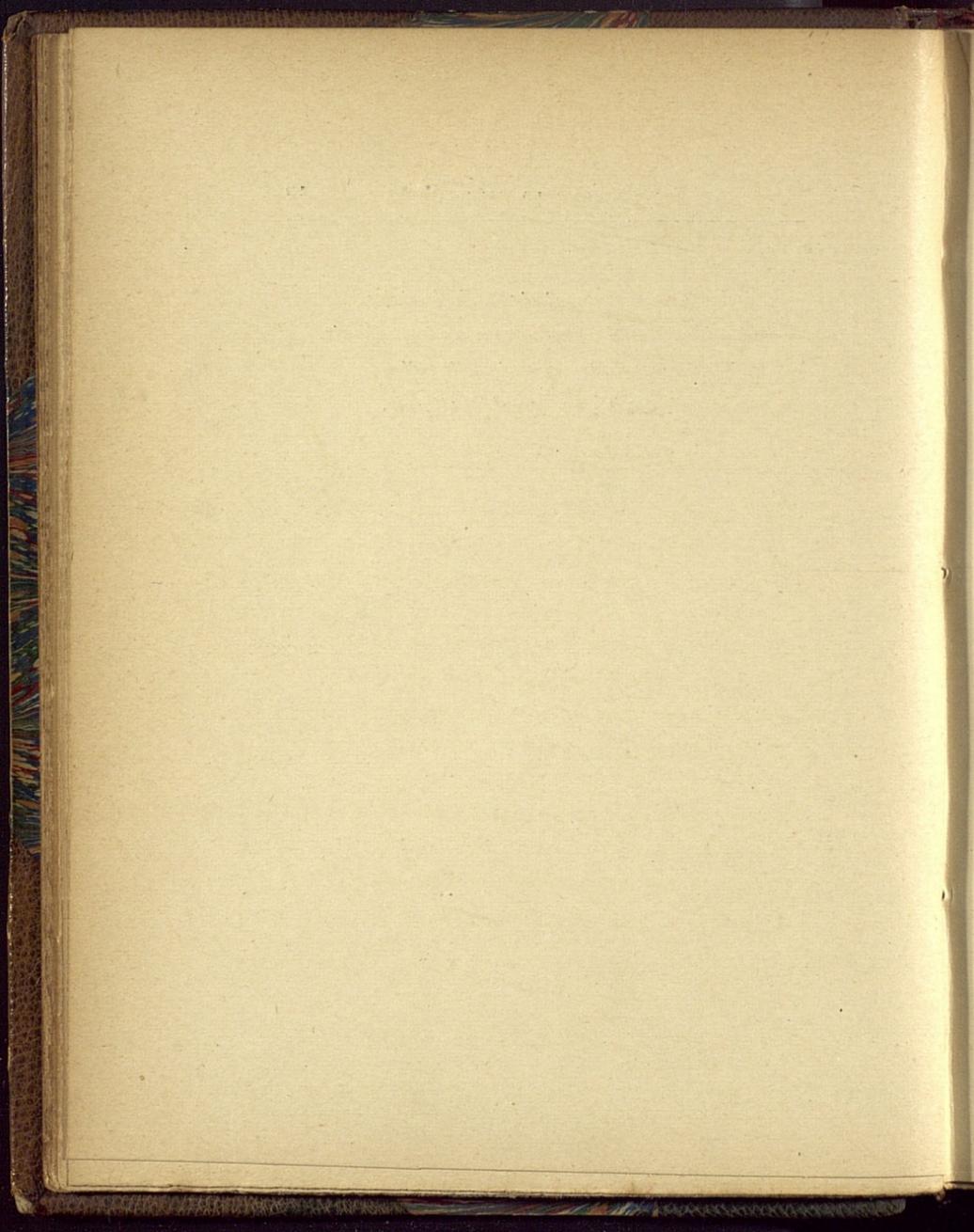
*La tarasque reluit, s'allonge et fait la belle,  
Diaprant le pavé de reflets irisés,  
Et d'un air alanguie lèche les mains de celle  
Qui la conduit en laisse au bout de ses baisers.*

*Et parmi les rameaux, les cris, les chants de fête,  
Les carillons d'argent qui pleuvent des beffrois,  
Tiphaine lentement sur le dos de la bête  
Trace, d'un geste fier, le signe de la croix.*

*Mais la vierge tressaille : un funeste incendie  
S'allume sourdement dans ses yeux d'outre-mer  
Qui paraissent avec leur prunelle agrandie  
Comme un cancer d'azur ronger sa jeune chair.*

---

*Et, dans le ciel saignant et malade de gloire,  
Mélant leurs ailerons aux drapeaux triomphants,  
Seuls les anges du soir savent quelle victoire  
Sur la crête des tours pleurent les olifants.*



## LES PRINCESSES

A Madame Rose Caron

*Les princesses, de sang et de gloire vêtues,  
Lasses des glaives d'or et des pâles joyaux,  
Ont pour l'éternité fermé leurs yeux royaux,  
Et leurs étranges voix à jamais se sont tues.*

*Elles dorment, là-bas, dans un palais vermeil,  
Tenant entre leurs doigts des lys de pierreries  
Dont les ardents reflets et les flammes fleuries  
Évoquent dans leur rêve un jardin de soleil.*

*Elles dorment ainsi, muettes, invisibles ;  
Et nous, les derniers nés de ces siècles paisibles,  
Si nous nous rappelons leur charme insidieux,*

*C'est qu'il nous fut donné, par miracle, d'entendre  
Toutes leurs voix chanter dans ta voix âpre et tendre  
Et de voir tous leurs yeux briller dans tes grands yeux !*

## PARODIE

*Tes yeux, tes chers yeux bleus étoilés d'or naïf,  
Tes yeux aux longs reflets limpides, où furtif  
Et si vague, parmi de pieuses pensées  
Au rythme de ton cœur ingénu cadencées,  
Parfois s'allume un feu-follet malicieux,  
Tes yeux, portes d'azur ouvertes sur les cieux,  
M'évoquent, dans un clair et fervent paysage  
Où du soleil récent fleurit le frais visage,  
Une procession de vierges et d'enfants  
Qui, tremblants, avec des regards de jeunes faons,*

*Et taciturnes sous la neige des malines,  
Marchent dans un brouillard de lentes mousselines,  
Et qui, sur l'argent rose et lilas du pavé  
Effeillent le sommeil des lys et des avé,  
Et ne s'avisent point, ces enfants et ces vierges,  
Que derrière eux, soufflant sur les âmes des cierges,  
Parodiant le culte avec des airs sournois,  
Un petit singe au poil frisé, croqueur de noix,  
Par gageure affublé de l'étole et de l'aube,  
Soulève à gestes fins le luxe de leur robe.*

## L'ÉTONNÉ

A Jules Destrée

*Pâle et fier, dans la cour de marbre du château,  
Sous un drapeau que gonfle une bouche invisible,  
Mi-nu, les bras liés à l'infâme poteau,  
Le bel adolescent reluit comme une cible.*

*Sa chair blonde et ses seins puérils et son col  
Hâlé d'or qu'un sang vierge et magnifique arrose,  
Jaillissent au soleil, fleurs divines, du sol  
Où le rouge drapeau s'achève en ombre rose.*

*Devant lui, quatre archers, groupe agile et fluet,  
Gantés de maillots noirs étoilés de flammèches,  
Semblent prêts à danser un cruel menuet,  
Plus cambrés que leurs arcs et plus fins que leurs flèches.*

*Sur un haut tribunal, de vieux mages tremblants,  
Des princes cuirassés de bronze, des califes,  
S'offrent, loin du spectacle, avec des gestes lents,  
D'ardents lauriers cueillis dans leurs Généralifes.*

*Au balcon, dans l'azur triomphal, l'œil lustré,  
La Dame du supplice en ses habits de joie  
Rit de sa bouche aiguë au singe préféré  
Qui s'étrangle en tirant sur sa laisse de soie.*

*Et là-bas, tout là-bas, des paysages bleus,  
Le ciel tendre, égayé de frêles tourterelles,  
Où sur l'orbé enfantin d'un couchant fabuleux  
Le château des sept tours aiguise ses tourelles.*

*Enfin, là-haut, avec leur plumage d'argent  
Bleu, vert, soufre, lilas, des archanges fidèles  
Aux suprêmes lucurs du soleil indulgent  
Allument en jouant leur doux arc-en-ciel d'ailes.*

*Le bel adolescent se hérissé de traits :  
Mais personne, ni les califes ni les princes,  
Ni les mages vieillots, ni les archers distraits,  
Ni là-haut, dans l'azur, la Dame aux lèvres minces,*

*Ne regarde mûrir comme un fruit douloureux  
Ce corps splendide, élu pour des amours royales,  
Ni dans la cour en fête et le soir langoureux  
Vibrer l'obscur essor des flèches déloyales.*

*Les archers, comme lui jeunes et caressants,  
Ne songent même pas à punir une offense :  
Ils sont simples et bons, ce sont les beaux enfants  
Qui se mêlaient naguère aux jeux de son enfance.*

*Les mages, les docteurs, les califes, les rois,  
Autour de son berceau courbèrent leur puissance,  
Et venus d'Orient sur de lourds palefrois  
Baisèrent ses pieds nus le jour de sa naissance.*

*La Dame qui sourit à ce long soir d'été  
A trop soin du salut de sa vie éternelle  
Et de sa gloire en Dieu pour n'avoir pas été  
Envers l'enfant martyr câline et maternelle.*

*Et le naïf bouquet des anges dans l'azur,  
Pays d'ailes, jardin de lumière, île errante,  
Fait neiger et chanter à travers le ciel pur  
Un trésor ingénu de joie indifférente.*

*Et l'âme de l'enfant caressant et soumis,  
Qui ne se reprend pas quand elle s'est donnée,  
Vers de futurs tourments et de nouveaux amis  
S'envole, sans souffrance et sans haine, étonnée.*

## LA DUCHESSINA

*Au léger tintement des cloches argentines,  
Le jardin du couvent ouvre ses fleurs ravies,  
Et voici, dans un frais parfum de jeunes vies,  
Le cortège captif des nobles Florentines.*

*Sous le pli machinal des prières latines  
Leurs lèvres de treize ans ne sont guère asservies,  
Et leurs âmes d'enfant bondissent, poursuivies  
Par l'irritant désir des amours clandestines.*

*L'une d'elles souvent, la moins belle d'entre elles,  
Dont toutes à l'envi sont âprement éprises,  
S'amuse à les induire en d'étranges querelles,*

*Et, roulant son destin dans ses prunelles grises,  
A voir ces cœurs frémir de plaisir ou de peine  
Apprend parmi leurs jeux le dur métier de reine.*

## VOCATION

*Je fus longtemps, je suis encore cet enfant  
Sans autre bouclier que sa fragile enfance,  
Qui toujours plus enfant à peine se défend  
De vous rendre en amour le poids de votre offense.*

*Dans quel poison lascif, dans quel miel doucereux,  
Assassins caressants, trempez-vous donc vos armes?  
Car toujours plus enfant et toujours plus heureux,  
Je dédie à vos fronts la gloire de mes larmes.*

*Je suis un espalier pour la soif et la faim  
Des chercheurs de souffrance, et mes blessures fraîches,  
Mangez-les, buvez-les, car je comprends enfin  
L'ivresse des martyrs amoureux de leurs flèches.*

*O tout mon sang, toutes mes roses, mes sanglots,  
Elancez-vous, ma chair ! vers les étoiles sourdes,  
Et chantez mon enfance éternelle à longs flots,  
Vous, les baisers futurs dont mes lèvres sont lourdes !*

*Soyez des inconnus, prenez-moi par la main :  
Couronnez-moi de fleurs charmantes et funèbres,  
Et, de vos robes d'or éclairant le chemin,  
Conduisez-moi, pensifs, vers les bûchers célèbres.*

## LE PORTRAIT

A Iwan Gilkin

*O cher cœur! le printemps de tes beaux yeux lointains  
De ses lilas de fête embaume cette image,  
Et mon vieux souvenir, courbé comme un roi mage,  
Répand tous ses parfums sur tes pieds enfantins.*

*Car tes yeux, où fleurit la divine surprise,  
Sont un ciel matinal étonné du soleil,  
Et tes cheveux cendrés fleurissent comme un réveil  
De lavande et de thym sous un baiser de brise.*

*Des plaisirs neufs et fiers, au détour du chemin,  
Implorent ta jeunesse en te léchant la main,  
Lévriers bondissant à l'appel de leur maître.*

*Et voici qu'un désir étrange me pénètre :  
C'est de redevenir, grâce à ta nouveauté,  
Le pur et simple enfant que je n'ai pas été.*

## BONHEUR CRUEL

*Chère âme, ton baiser m'afflige quelquefois  
Jusqu'aux pleurs, et l'ivresse ineffable, l'ivresse  
Qui s'exhale du vin puissant de ta caresse,  
Du silence de ton regard et de ta voix,*

*M'accable d'une angoisse immense, et ni ta bouche  
Si maternelle à la souffrance, ni tes mains  
Paresseuses qui font neiger de blancs jasmins!  
Sur le lion blessé de mon orgueil farouche,*

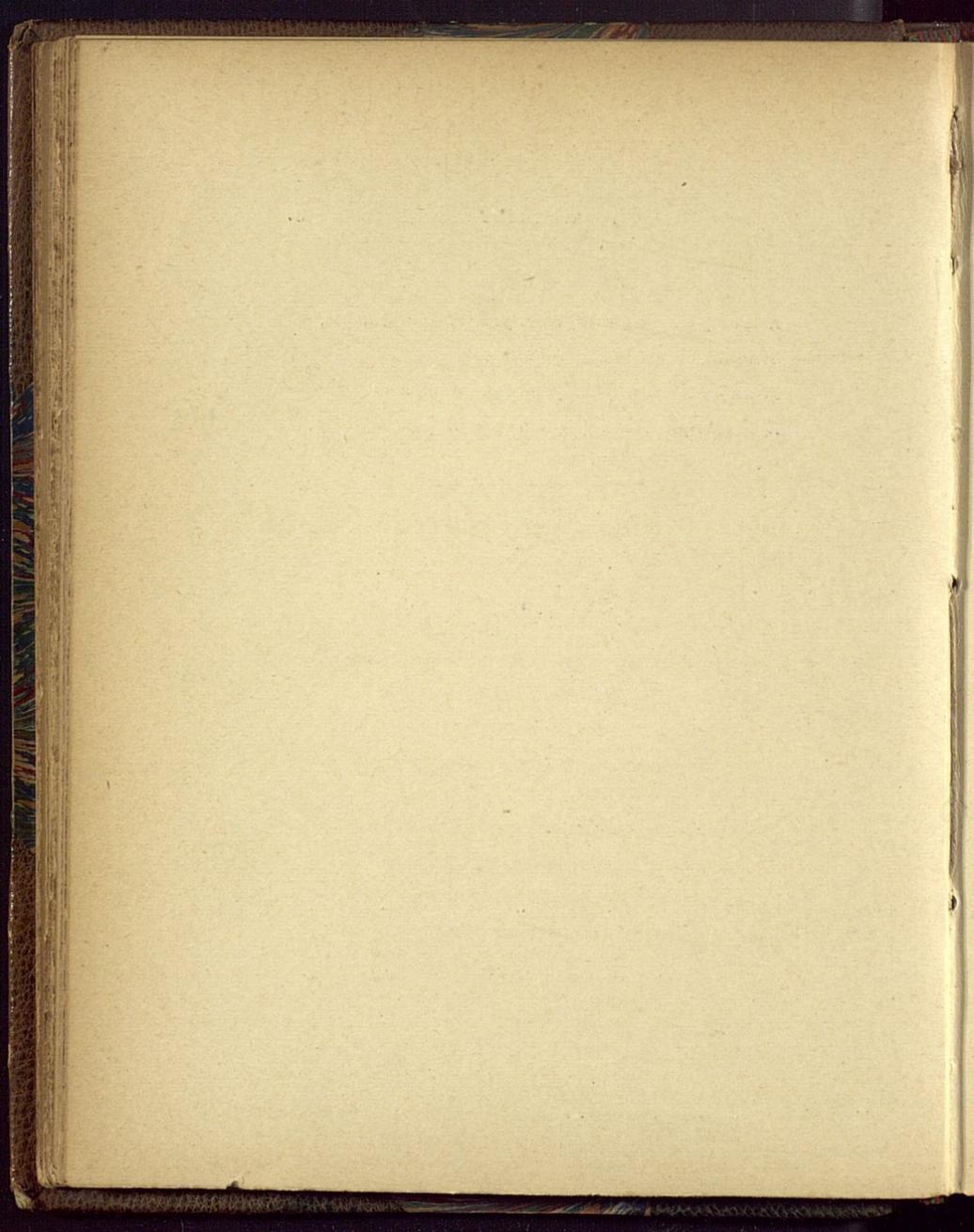
*Ni rien de ton amour plus profond que la mer  
Ne pourrait dans la paix de sa houle infinie  
Adoucir le tourment de ma lente agonie  
Qui descend sur ses flots comme un soleil amer ;*

*Et mon sang pleure et songe en ses veines lassées  
Que nous avons tué l'espoir, que tout est su,  
Que tout est vu, tout est prévu, qu'il est déçu  
Le désir d'un bonheur nouveau, que nos pensées*

*Ne pourront plus jamais s'être vierges, que rien  
Ne fera refleurir dans nos veilles funèbres  
La rose de l'énigme et le lys des ténèbres,  
Et je te pleure et je nous pleure, et je sais bien,*

*Toi mon dernier calice et ma douleur suprême !  
Que je ne pourrais pas t'aimer mieux, ni plus fort,  
Que notre fier bonheur est pur comme la mort,  
Que tu le sais, que tu m'aimes et que je t'aime,*

*Et c'est pourquoi je souffre, et pourquoi, le cœur las,  
Solitaire, et buvant ma soif inassouvie,  
Je me meurs, transpercé par l'impossible envie  
D'un sacrifice obscur que tu ne prévois pas!*



## LE MORT VIVANT

*Bien loin des pleurs appris, de la douleur vulgaire,  
Muré dans le silence obscur de mon caveau,  
Je cherche avidement tes lèvres de naguère  
En m'arrachant des vœux pour ton bonheur nouveau.*

*Le cher parfum de ta présence évanouie  
Me caresse le front de baisers mensongers...  
Mon Dieu ! servez longtemps sa grâce épanouie,  
Et soyez lui clément parmi les étrangers !*

*Permettez, ô mon Dieu ! que le sang de mes plaies  
Fasse mûrir un soir des mûres dans les haies  
Que doit frôler son culte ineffable et trompeur !*

*Et laissez les moins fiers de vos anges descendre  
Sur mon isolement, pour m'empêcher d'entendre  
Les pas de ces passants qui battent dans mon cœur !*

## MENACE

*Je vous ai bien aimés, je vous ai bien pleurés,  
Loin de tous, loin de vous, et si loin de moi-même!  
Je sens naître de moi des êtres ignorés  
Qui m'enseignent enfin l'amour de ceux que j'aime.*

*Je suis déshabillé de l'orgueil, frêle et nu ;  
Je regarde le ciel à travers mes mains calmes  
Que joint l'étrange espoir d'un bonheur ingénu  
Dans un gouffre d'azur où se baisent des palmes.*

*Mais prenez garde, vous, ma gloire et mon souci,  
Prenez garde, vous tous qui m'avez adouci  
Jusqu'à cette douceur et cette peur de vivre,*

*De voir se révolter ce cœur qui vous enivre  
Et la haine en jaillir, comme un glaive irrité  
D'un fourreau de candeur, de joie et de bonté !*

## L'HORLOGE

*L'horloge de rancœur, depuis combien d'années !  
A coups retentissants, hostiles et brutaux,  
Découpe en souvenirs mes amours condamnées  
Avec son balancier hérissé de couteaux.*

*J'entends le poids cruel martyriser la chaîne,  
Le bois fendu se plaindre, et le couteau pressé  
Assassiner déjà ma volupté prochaine,  
Rouge encore du sang de mon bonheur passé.*

*Seigneur ! l'horloge est vieille et lasse, elle se pleure ;  
Elle a sonné la vie implacable : c'est l'heure  
Du silence définitif et mérité.*

*Elle souffre : ayez la douceur d'être féroce !  
Arrachez-lui le cœur, et cette peur atroce  
De vivre de sa mort durant l'éternité !*

TABLEAU ANONYME

*Pour illustrer une heure obscène  
Avec mon pinceau libertin,  
Je caresse une œuvre malsaine :  
Le tableau d'un cœur enfantin.*

*C'est une salle aux murs funèbres  
Où, sous le vol mou des hibous,  
Noires éponges, les ténèbres  
Boivent les pleurs des flambeaux roux.*

*Là, dans des ombres équivoques,  
Frères l'un à l'autre étrangers,  
Pour moi seul des spectres baroques  
Dessinent des gestes figés.*

*A la pourpre cardinalice  
Fardant son visage haineux,  
Un prélat moribond, qui lisse  
Ses doigts aux bijoux véneneux,*

*Ourdit avec ses yeux de proie  
Et ses lents sourires cernés  
La toile où dans l'or et la soie  
Mourront les rois prédestinés.*

*Pointant sa tête ophidienne  
Un souple bravo jaune et vert  
Pour sa tâche quotidienne  
Afile son poignard expert.*

*Cœur simple, gonflé de rancune  
Contre la vie et le destin,  
Un long Pierrot hâlé de lune  
Aspire un bouquet clandestin,*

*Et, pour fleurir ses yeux moroses  
D'une trompeuse cécité,  
Les aveugle d'étoiles roses  
Aux yeux pâles des roses-thé.*

*Un reître à l'âme inoccupée  
Que ronge un fatal nonchaloir,  
Sur le pommeau de son épée  
Crispe ses gants de buffle noir.*

*Au fond d'une alcôve lascive,  
Beau de tous les baisers subis,  
La chair ambiguë et passive  
Sous le sadisme des rubis,*

*Sur de doux coussins d'A'ndrinople,  
Un vénal enfant de plaisir,  
Un menin aux yeux de sinople  
Joue avec son nouveau désir.*

*Et, bras tendus, une hystérique  
Ploie en râlant, les cheveux droits,  
Sous l'amour d'un Christ chimérique  
Dont elle est, en songe, la croix.*

*Enfin, morne caricature,  
Au centre du caveau plaintif,  
Lié sur un banc de torture  
Se tord un éphèbe chétif*

*Qui suit de ses regards farouches  
Ces acteurs d'un drame ignoré  
Dont les gestes et les jeux louches  
Lui versent un effroi sacré :*

---

*Chacun, ministre, menin, reître,  
Pierrot, folle, coupe-jarret,  
Est une image de son être,  
Le dédouble comme un portrait.*

*Il se dresse contre son rêve,  
La conscience aboie en lui :  
Illusion ! Demain, sans trêve,  
Comme hier et comme aujourd'hui,*

*Miroir de leurs masques magiques,  
Écho de leur verbe envolé,  
Dans ces ténèbres nostalgiques  
Il vivra, singe désolé.*

*Et rongé par le mal qu'il nie,  
Son doux sourire desséché  
Grimacera cette ironie :  
Le remords avant le péché.*

*O tableau d'une âme enfantine  
Où rôde le vice ingénu,  
Ma seule œuvre, je te destine  
A quelque musée inconnu,*

*Et pour une race plus digne  
D'un art maintenant dénoncé,  
Orgueilleusement je te signe  
D'un cœur noir et blanc, renversé.*

## LES INTERVERTIS

A Georges Destrée

*Du plus vague du ciel nouveau-né, roses d'aube,  
Roses de soleil pâle et d'ambre rose et roux,  
Les étoiles du soir dans les plis de leur robe,  
Un vol d'anges descend de l'azur rose et roux,*

*Un vol éblouissant de flocons roux et roses,  
Ailes-fleurs, à la fois roses et papillons,  
Fleurs sous les papillons, papillons sur les roses,  
Qui neige en s'effeuillant, roses et papillons.*

*Les voici, deux à deux : leurs ailes infidèles  
Câlinent les lys noirs du jardin mensonger  
Où leurs frères jadis abdiquèrent leurs ailes,  
Les calices des lys du jardin mensonger.*

*Les voici, deux à deux, frêles têtes charmantes,  
Mourantes sous le faste épars de leurs cheveux,  
Et des vipères d'or sur le lin de leurs mantes  
Sifflent très doucement dans l'or de leurs cheveux.*

*L'azur lointain se fane, et sous des lierres d'ombre  
Le jour mystérieux ouvre de grands yeux blancs :  
Les voici câlinant les lys du jardin sombre,  
Regardés tristement par ces vagues yeux blancs.*

*Une étrange élégance, infirme et malade,  
Équivoque splendeur de la stérilité,  
Saigne sur les boutons de leur gorge tardive  
Et sur l'obscur trésor de leur stérilité.*

*Parfois le lierre humide et le feuillage moite,  
Au son d'un cor de nacre où chante un nain joufflu,  
S'ouvrent sur le soleil comme une ogive étroite,  
Au son d'un cor de nacre où chante un nain joufflu.*

*Là-bas, c'est la laideur épique de la vie :  
Des ouragans d'orgueil, des rafales de chair,  
Le sommeil bestial de la force assouvie,  
Toutes les lâchetés du sang et de la chair.*

*Les yeux déveloutés par cette horrible fête,  
Les anges, dans la nuit frileuse de leur cœur,  
Écoutent longuement, en détournant la tête,  
Le cor du nain joufflu leur sonner dans le cœur.*

*Leurs ailes de regret, leurs ailes irisées,  
Vers l'azur matinal désormais interdit  
Palpitent sans espoir, plaintives et brisées,  
Entre la vie hostile et le ciel interdit.*

*Et les voici frôlant de nouveau l'herbe amère  
Et les lys dans la paix lascive du jardin,  
Et leur front virginal ombré d'une chimère,  
Interrogeant les lys mensongers du jardin.*

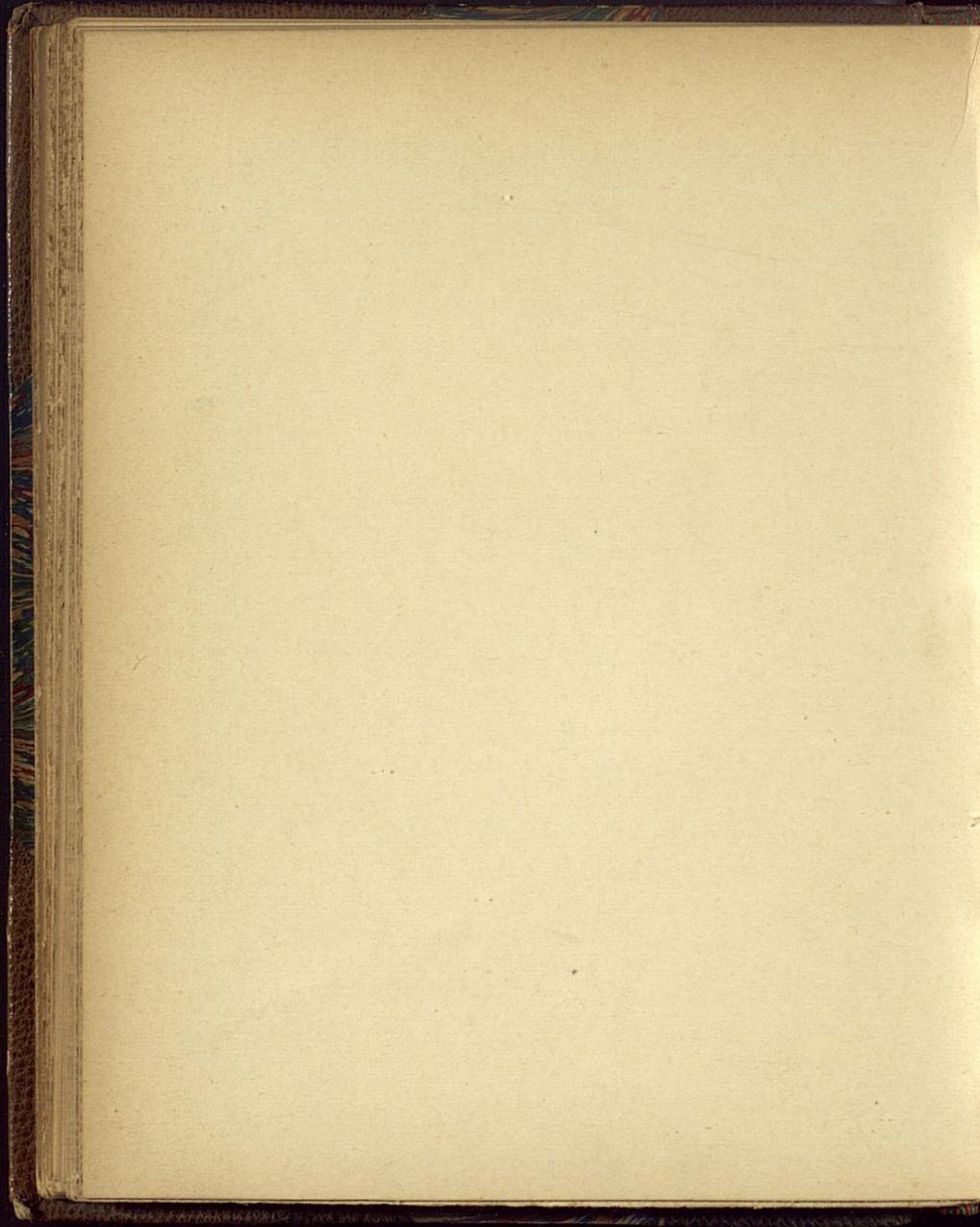
*Leurs regards ambigus, frères du paysage,  
Allument leur feu morne aux richesses du soir,  
Et sur les plis pensifs de leur jeune visage  
Versent à lents rayons l'anxiété du soir.*

*Ils errent, deux à deux, suivis du nain perfide  
Qui leur offre un miroir et des bijoux pervers ;  
Et leurs yeux aimantés dans le miroir limpide  
Se caressent aux yeux de ces joyaux pervers.*

*Ils s'étendent, très las, parés, dans la nuit blême,  
Entrelaçant aux lys leurs mains de royauté,  
Composant avec art le sourire suprême  
Dont dépend leur bizarre et vaine royauté,*

---

*Et sous les lierres noirs, frêles têtes charmantes,  
Écoutent vaguement dans leurs cheveux siffler,  
Dans leurs cheveux épars sur le lin de leurs mantes  
Les douces langues d'or des vipères siffler.*



## LE RÊVE DU ROI

A Valère Gille

*Ses cheveux d'ombre et d'or crénelés de serpents,  
De féroces rubis cerclant sa tête plate,  
Sur un trône porté par des lions rampants,  
Dans l'encens rose et bleu l'idole se dilate.*

*Autour, le palais brûle et croule à larges pans,  
Et dans la rouge crypte où l'incendie éclate  
Les flammes en folie ouvrent comme des paons  
Les prunelles de feu de leur queue écarlate.*

*L'idole m'hallucine : un farouche avenir  
De meurtres monstrueux et d'amours frénétiques  
S'amasse pour mon âme en ses yeux prophétiques ;*

*Et dans leurs gouffres noirs je regarde venir  
Au devant de ma peur, du fond de leur nuit lente,  
Les tragiques flambeaux de ma mort violente.*

## PROSTITUTION

A André Fontainas

*Ce sont tes yeux meurtris aux paupières lassées,  
Tes yeux comme un combat par un soir ténébreux,  
Tes yeux sombres pareils à des fleurs offensées  
Qui me sont les plus chers et les plus dangereux.*

*Tes yeux, et vous, son rire et ses folles gencives  
Fières des baisers bus et des rêves tués,  
Vous, les cruelles sœurs de mes lèvres lascives,  
Vous, frères de mes yeux, ses yeux prostitués!*

*Regards pleins d'autres yeux, lèvres sous d'autres*

[bouches

*Silencieux tourment de mes lèvres farouches,*

*Muette volupté de mes yeux envieux !*

*Regarder tous ces yeux dans tes prunelles vides,*

*Baiser tous ces baisers sur tes lèvres avides,*

*O l'amour de ma bouche et la peur de mes yeux !*

## MONSIEUR DE PAPHOS

A Fernand Severin

*Primat de Chypre, prince-évêque d'Amathonte,  
Patrice de Byzance à la crosse d'orgueil,  
Sous les plis féminins de sa robe de honte,  
Monseigneur de Paphos rêve dans son fauteuil*

*Parmi les longs reflets des lourdes draperies,  
Au souffle d'éventails de pourpre, regardé  
Du vitrail écarlate où des flammes fleuries  
Versent de l'or qui brûle et du soleil fardé,*

*Et dans ce fier décor de rubis et de laves  
Qu'exaspère un désir d'être plus rouge encor,  
Ecoute, loin, là-bas, aux bouches des esclaves,  
Sangloter et saigner des fanfares de cor.*

*Mais lui, le bel évêque, est morose : il repousse  
D'un geste las l'enfant de chœur Hélianthus  
Qui sucre de parfums sa longue toison rousse ;  
Et son masque, où la fièvre allume ses cactus,*

*Ses regards, éperviers pour des chasses mauvaises,  
Et ses lèvres de ruse aux baisers chauds et frais  
Mêlant sous leur duvet des braises et des fraises,  
Et ses savantes mains pleines de chers secrets,*

*Tout son être alanguie chante l'ennui de vivre.  
Il n'a rien inventé, rien, pas même un plaisir :  
La vie aventureuse est bête comme un livre.  
Tout ment, et plus de proie aux loups de son désir*

*Qui lui lèchent le cœur avec leurs langues rouges,  
Et n'étant point repus, le rongent lentement.  
Mais les marins du port sont heureux dans leur bouges !  
Lassé d'être l'amour, lassé d'être l'amant,*

*Sous le rêve glacé de la lune aux yeux fixes,  
Hier il a fait danser un ballet d'enfançons  
Figurant des Sylvains, des Faunes et des Nixes,  
Et se dissimulant derrière les buissons,*

*Sur les jeunes acteurs de ces tendres églogues,  
Au signal d'un sauvage et strident hallali,  
Il a soudain, chasseur cruel, lâché ses dogues,  
Et le sang triomphal vers la lune a jailli !*

*Puis, trempant son esprit dans la splendeur des flammes,  
Il a fait brûler hier, aux stèles du palais,  
Enduites de résine et de poix, deux cents femmes ;  
Et dans sa chaise, entre ses menins violets,*

*Pendant que des castrats, de leurs voix langoureuses,  
Célébraient son éloge en sonnets indolents,  
Il a passé, Dieu pâle, avec ses amoureuses,  
Sous les gestes de feux de ces flambeaux hurlants.*

*Mais ni cet hallali, ni la fête romaine,  
N'ont caressé sa chair ni flatté son cerveau.  
En vain, lustrant ses yeux à la souffrance humaine,  
Il en a fait surgir un poème nouveau,*

*Il se sent, force altière, ardeur inassouvie,  
Trahi par la luxure et par la cruauté.  
Pourtant, le monde est beau : tout célèbre la vie.  
Des houles de parfums, des fleuves de clarté*

*Apportent puissamment sur des océans roses,  
Au soleil palpitant comme un cœur orageux,  
Des varechs d'hyacinthe et des îles de roses  
Qu'effare un vol royal de grands cygnes neigeux.*

*Des Héliopolis de mensonge et de rêve  
Croulent aux gouffres d'or de l'horizon charnel ;  
La poitrine du soir se gonfle et se soulève,  
Et l'amour de la terre ensanglante le ciel.*

*Mais l'évêque frissonne et détourne la tête.  
L'horizon radieux, triste comme un festin,  
Et ces villes de gloire et ces brasiers en fête,  
Où s'amasse l'horreur de son âpre destin,*

*L'accablent lentement d'une angoisse infinie.  
Monseigneur de Paphos devine que le sort,  
Dans sa voluptueuse et féroce ironie,  
Le condamne au tourment d'aimer jusqu'à la mort.*

*En vain le bel évêque épouvanté se dresse,  
Et, lugubre, discute avec le destin noir,  
Le grand ciel sardonique et râlant de tendresse,  
Implacable, lui tend les seins rouges du soir.*

*Alors, aux longs reflets des lourdes draperies,  
Au souffle d'éventails de pourpre, regardé  
Du vitrail écarlate où des flammes fleuries  
Mêlent de l'or qui brûle et du soleil fardé,*

*Primat de Chypre, prince-évêque d'Amathonte,  
Devant l'unique arrêt de ce ciel triomphant,  
Sous les plis féminins de sa robe de honte,  
Monseigneur de Paphos pleure comme un enfant!*

## AUERTISSEMENT

*J'ai rencontré mon âme au détour du chemin,  
Lente et grave, au milieu de très blanches ténèbres,  
Sous un manteau de lune ocellé d'yeux funèbres,  
Et la fleur de ma mort fleurissait dans sa main.*

*Ombre plus pâle encor d'une ombre pâle, un grêle  
Et beau lévrier blanc la suivait doucement,  
La suivait, pas à pas, d'un étrange aboïment  
Dont la plainte expirait dans le silence frêle.*

*J'ai marché vers mon âme : elle a levé les yeux,  
Elle a levé vers moi ses yeux mystérieux,  
M'a regardé longtemps, mais sans me reconnaître ;*

*Puis, ramenant son voile aux plis chastes et froids,  
Elle a fait dans le vide, avant de disparaître,  
D'un long geste endormi le signe de la croix.*

MARIE STUART

*Le front meurtri sous une invisible couronne,  
La reine encore enfant, veuve d'un jeune amour,  
Pleure l'ordre reçu de quitter cette cour  
Si fine et si féline où son printemps fleuronne.*

*Là-bas, qui dénouera ses cheveux embrasés?  
Qui sera sa patrie ardente? Quelle ivresse  
Lui verseront la haine et le ciel sans caresse  
De ce peuple rigide, ennemi des baisers?*

*Défaillante, elle songe à l'adolescent frêle,  
Au roi de peu de nuits qui s'est éteint par elle,  
Cierge mort sur lequel son haleine a soufflé ;*

*Et même en ses regrets déjà presque adultère,  
Elit pour sa devise un beau vers désolé :  
« Ce que j'ai de plus doux est couché sous la terre. »*

## LE MISSEL

A Maurice Desombiaux

*Vous êtes, ô ma sœur, un missel profané,  
Un missel byzantin fleuri de fleurs obscènes,  
Historié naguère en des veilles malsaines,  
Au fond d'un couvent grec, par un moine damné.*

*O missel du péché suave qui m'est cher !  
Garde à mon seul désir ta caresse féline,  
Ta féline caresse, astucieuse et fine,  
Et le soyeux baiser de ton vélin de chair.*

*Garde-moi la ferveur de ton texte pieux  
Où des roses de feu saignantes, et cruelles,  
Mêlent avidement leurs lèvres sensuelles  
Et l'haleine de leurs secrets silencieux ;*

*Tes bourreaux lamés d'or de la nuque à l'orteil  
Qui s'enivrent de voir, sous le vol de leurs flèches,  
Les seins martyrisés mûrir comme des pêches  
Sur de grands crucifix d'ébène et de soleil ;*

*Tes anges, et leur grâce ambiguë, à genoux  
Pour la communion érotique, si frêles  
Qu'ils laissent retomber le luxe de leurs ailes  
Sur la honte d'un spasme invisible et très doux ;*

*Et tes vierges marchant vers de pâles berceaux,  
Levant au ciel naïf les yeux de leur faiblesse,  
Sans même se douter qu'elles tiennent en laisse,  
Au lieu de leurs brebis, d'équivoques pourceaux !*

## PENŒTECOTE

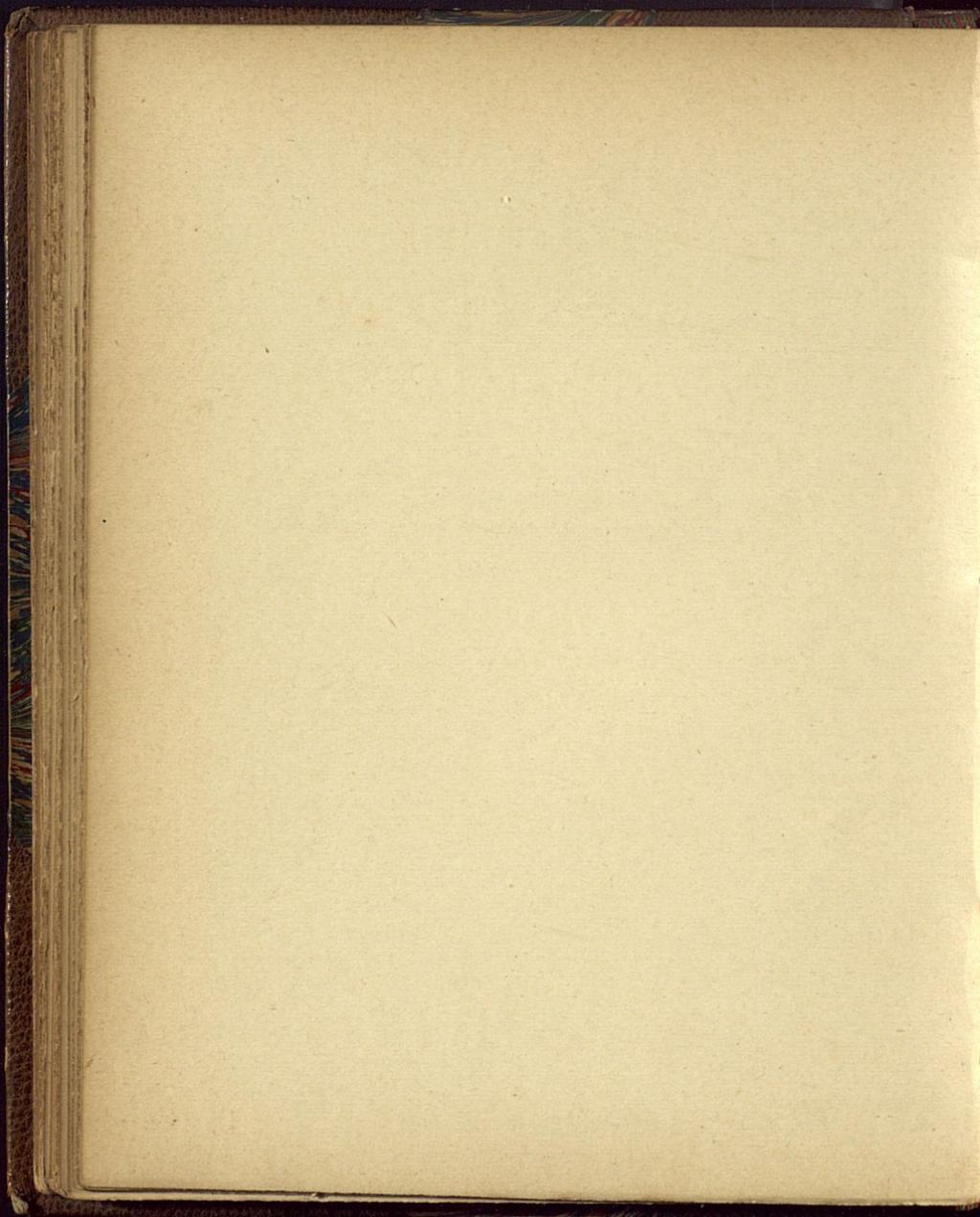
A Georges Lemmen

*Dans l'église nocturne et magique, aux lumières  
De la nef d'argent vert et rose où les verrières  
Enfièrent la splendeur d'un peuple de joyaux,  
Un groupe énigmatique et blond d'enfants royaux,  
Très pâle, s'alanguit dans une longue attente.  
Rien de la vie en fête autour d'eux ne les tente,  
Rien du baiser soyeux des heures, rien des jeux,  
Frères servants d'un culte ignoré, l'orageux  
Tourbillon d'aigles noirs de leur âme s'élance*

*Vers un cruel soleil d'extase et de silence,  
Vers le soleil que nul n'a fixé sans mourir ;  
Et fébriles dans leur attente de souffrir,  
Contemplant sur l'autel impérieux et sombre  
S'ouvrir et se fermer les yeux rouges de l'ombre  
Au caprice vermeil des flambeaux palpitants.  
Et voici que sur les étranges pénitents,  
Très lointaine ruisselle une musique aigue  
Avec des voix d'enfants dont l'ivresse ambiguë  
Oppresse de tendresse et caresse le cœur,  
Et que du groupe évangélique, dans le chœur,  
Se lève un bel apôtre à figure de femme,  
Mince, agile, ondulant et fier comme une flamme,  
Un Messie aux cheveux douloureux et sanglants,  
Dont les regards pensifs et les gestes troublants  
Font éclore, du haut des voûtes phosphoreuses,  
Un vol éblouissant de langues amoureuses ;  
Et l'essaim d'or de ces abeilles du désir*

---

*Paresseusement tourne, avant d'oser choisir,  
Autour des lys de feux qui fleuronent les cierges,  
Puis, effleurant le front des héros et des vierges,  
Lente, chacune élit un doux enfant pâmé,  
Ensorcelle sa chair du songe parfumé  
D'un voyage au pays des étoiles fleuries,  
Et se pose, en mourant, sur ses lèvres meurtries.*



## L'EXTRÊME-ONCTION

*C'est un morne escalier de basalte, où les ombres,  
Sous un fier tourbillon de plumes de corbeaux,  
Caressent lentement de leurs longues mains sombres  
Les pâles cheveux d'or des nocturnes flambeaux.*

*Parfois une lueur oblique, en fer de lance,  
D'un éclair sans espoir heurte l'escalier sourd.  
L'heure sonne en mon âme, et l'écho d'un pas lourd  
Comme avec une faux moissonne le silence.*

*Et voici, svelte et roide en ses voiles jaloux,  
Notre-Dame de la Vengeance, avec ses loups :  
C'est le Saint-Sacrement de ma haine qui passe!*

*Elle passe, la Dame inexorable et lasse...  
Les cierges ont fermé leurs yeux ; l'escalier dort.  
— Seigneur! pardonnez-moi : quelqu'un que j'aime est*

*[mort!]*

## EPILOGUE

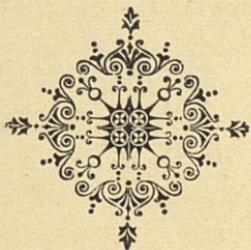
*Pauvres yeux douloureux, fatigués par les veilles,  
Usés par leur folie et rougis par les pleurs,  
Dont les jeunes rayons, comme un essaim d'abeilles,  
Jadis de fleur en fleur se gorgeaient de couleurs.*

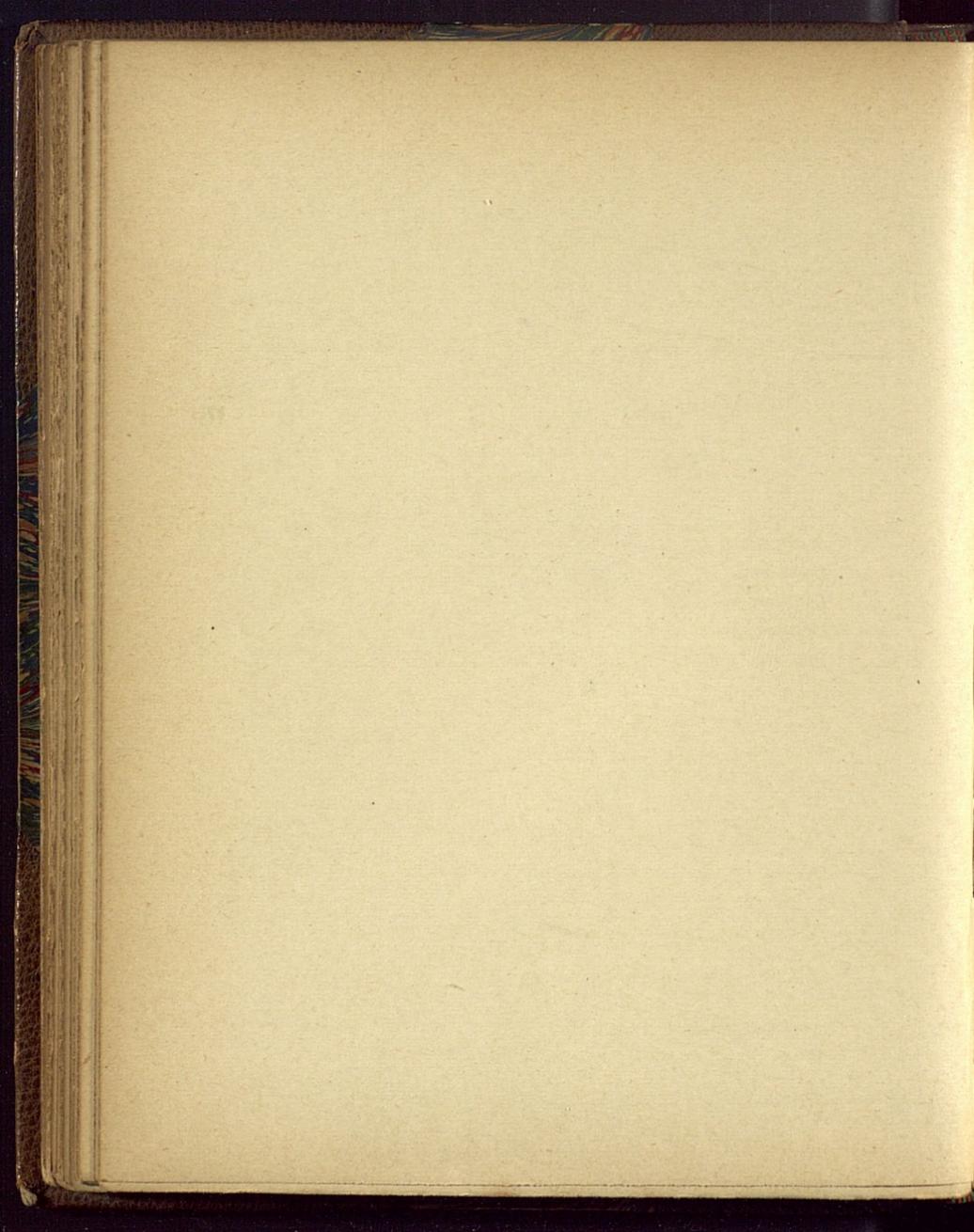
*Miroirs éblouissants de ces fêtes étranges  
Où le sang répandu se mêle aux vins cruels,  
Qui gardez dans vos eaux le sourire des anges  
Vaincus par la beauté des démons sensuels ;*

*Chasseurs vêtus d'or noir et de flammes avides,  
Nuit et jour à l'affût dans les halliers païens,  
Qui sur le doux gibier des prunelles candides  
Déchainiez vos mauvais regards, comme des chiens ,*

*Pauvres yeux orgueilleux, que fleurissaient les roses,  
Où les soleils couchants agonisaient plus beaux,  
Vous vous êtes brûlés à la splendeur des choses  
Et vous avez mûri vos suprêmes flambeaux .*

*L'ombre s'amasse en vous, sournoise et vengeresse,  
Et du luxe aveuglant de vos plaisirs royaux  
Il restera ces vers, témoins de votre ivresse,  
Et vous vous survivrez dans ces derniers joyaux .*





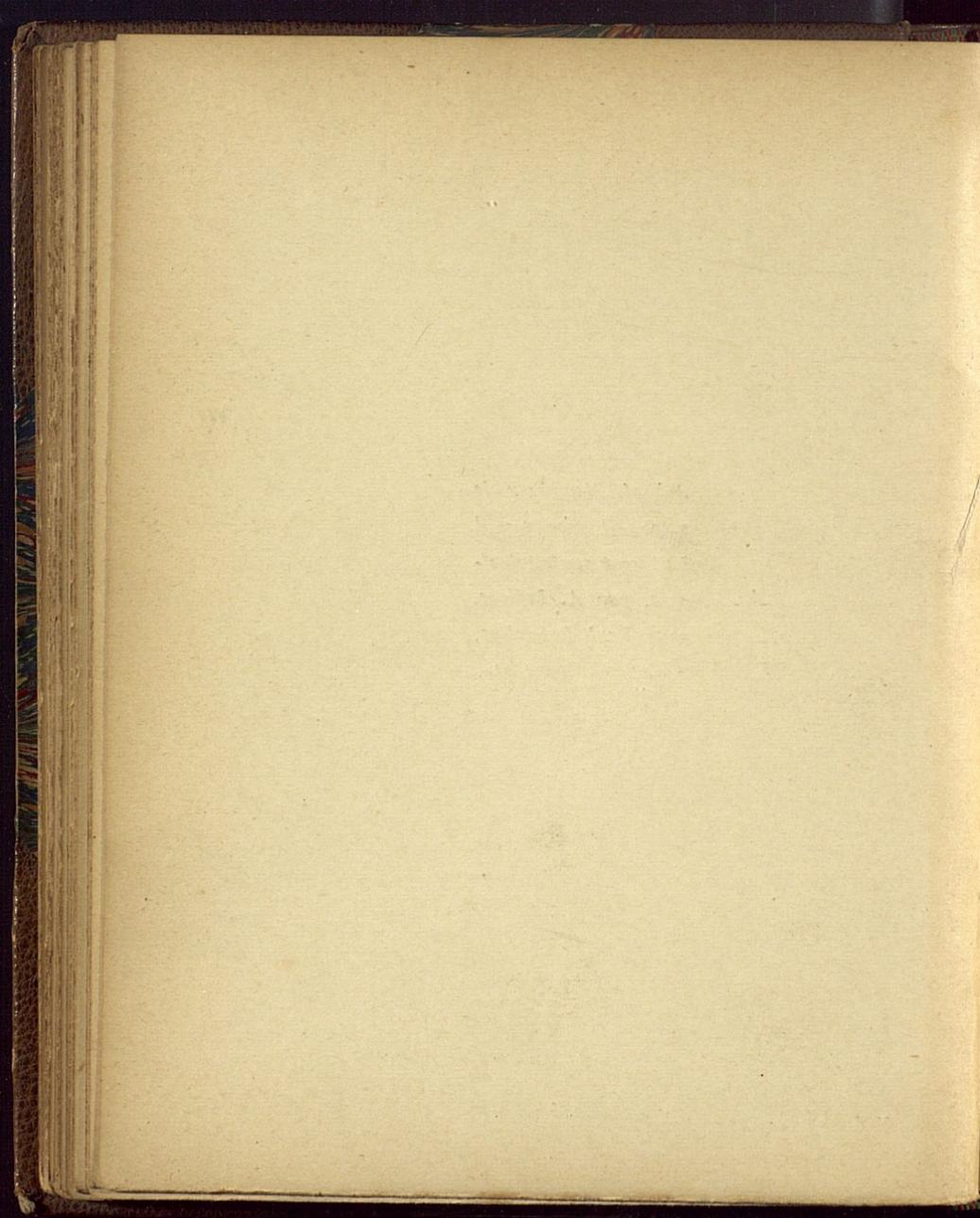
## TABLE

<i>Allégorie</i> . . . . .	7
<i>Initiation</i> . . . . .	13
<i>La Vierge à la Tarasque</i> . . . . .	15
<i>Les Princesses</i> . . . . .	21
<i>Parodie</i> . . . . .	23
<i>L'Étonné</i> . . . . .	25
<i>La Duchessina</i> . . . . .	29
<i>Vocation</i> . . . . .	31
<i>Le Portrait</i> . . . . .	33
<i>Bonheur cruel</i> . . . . .	35
<i>Le Mort vivant</i> . . . . .	39
<i>Menace</i> . . . . .	41
<i>L'Horloge</i> . . . . .	43
<i>Tableau anonyme</i> . . . . .	45

---

<i>Les Intévertis</i> . . . . .	51
<i>Le Réve du Roi</i> . . . . .	57
<i>Prostitution</i> . . . . .	59
<i>Monseigneur de Paphos</i> . . . . .	61
<i>Avertissement</i> . . . . .	67
<i>Marie Stuart.</i> . . . . .	69
<i>Le Missel</i> . . . . .	71
<i>Pentecôte</i> . . . . .	73
<i>L'Extrême-Onction</i> . . . . .	77
<i>Epilogue</i> . . . . .	79

*Achevé d'imprimer le  
vingt-huit février mil  
huit cent quatre-vingt-  
onze, par A. Lefèvre,  
pour Paul Lacomblez,  
éditeur à Bruxelles.*



à mon ami Emile Van Arembergh  
de tout mon cœur

Alexandre Brasseur

*Hors du Siècle*

*Il a été tiré de ce livre :*

*10 exemplaires numérotés 1 à 10, sur papier du Japon, des  
manufactures impériales.*

*5 exemplaires, numérotés 11 à 15, sur papier de Hollande,  
Van Gelder.*

Albert Giraud

# Hors du Siècle

II

*Sous la Couronne*

*Devant le Sphinx*

BRUXELLES  
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR  
31, rue des Paroissiens, 31

1894

TOUS DROITS RÉSERVÉS

*DU MÊME AUTEUR :*

*Pierrot lunaire.*

*Hors du siècle* (première série),

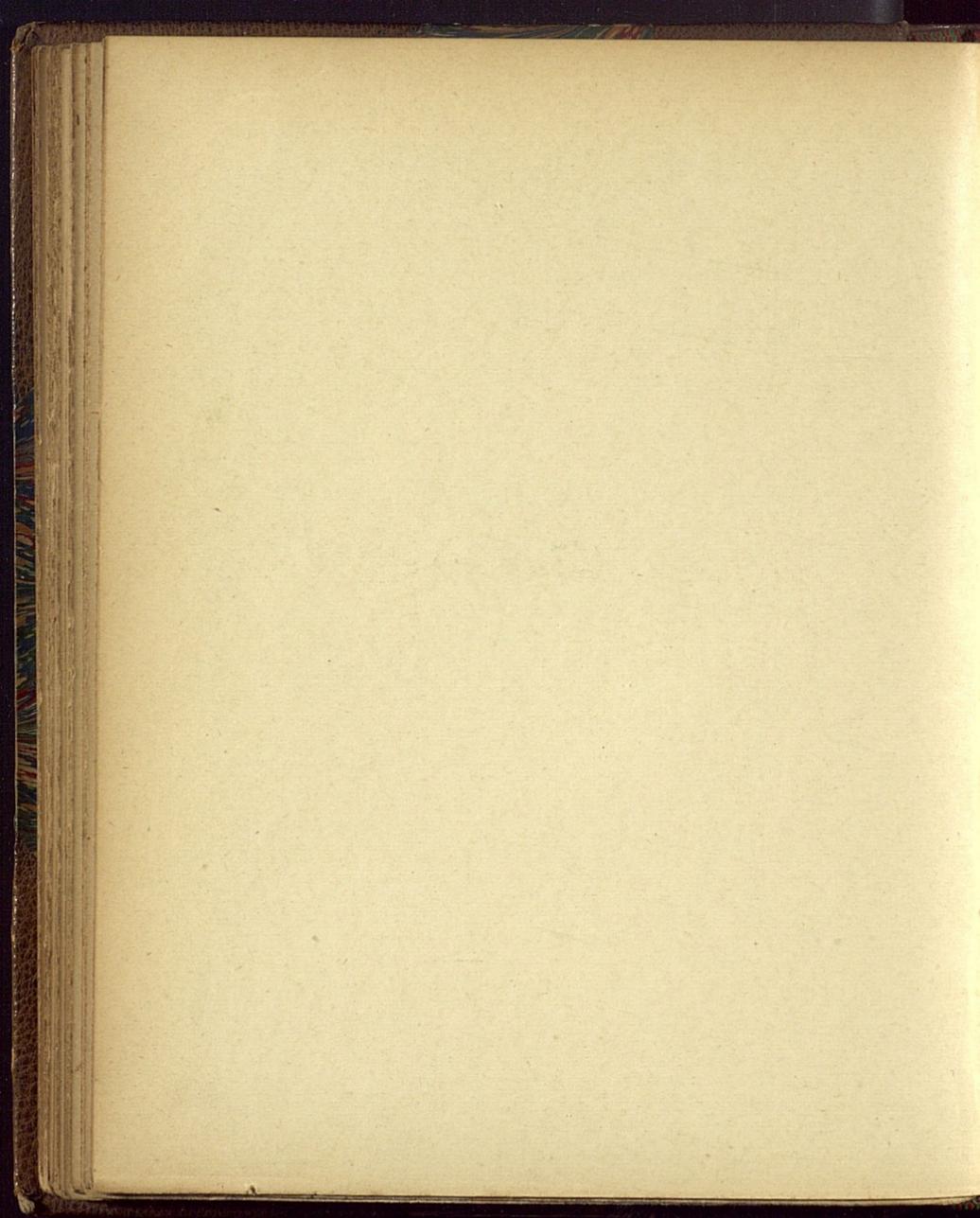
*Pierrot Narcisse.*

*Les dernières fêtes.*

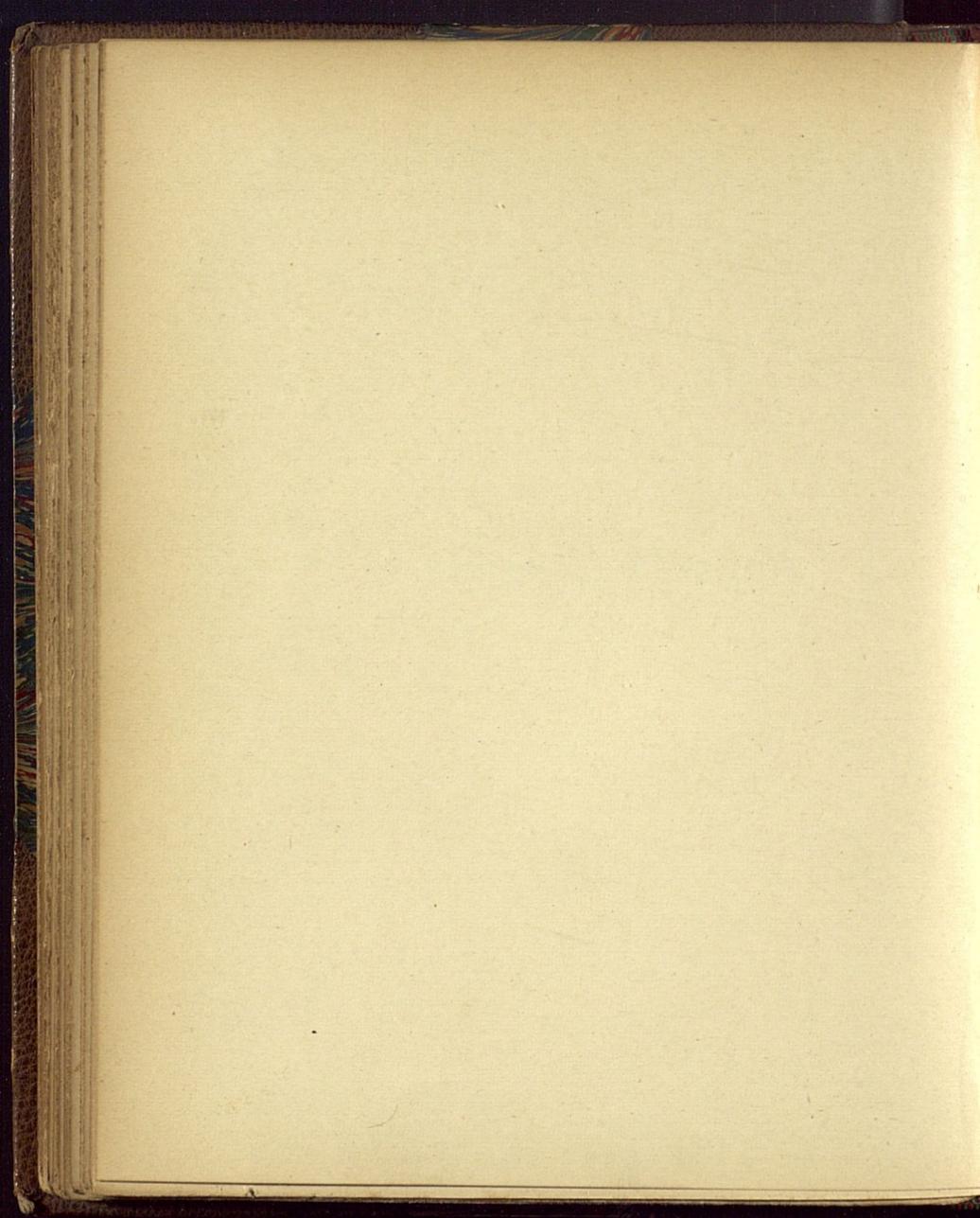
*Sous la Couronne* sera complété par une série de poèmes  
intitulée : *Catherine de Médicis.*

*A mes amis, Messieurs Paul Tiberghien  
et Olivier-Georges Destrée, en souvenir  
de notre chère Florence.*

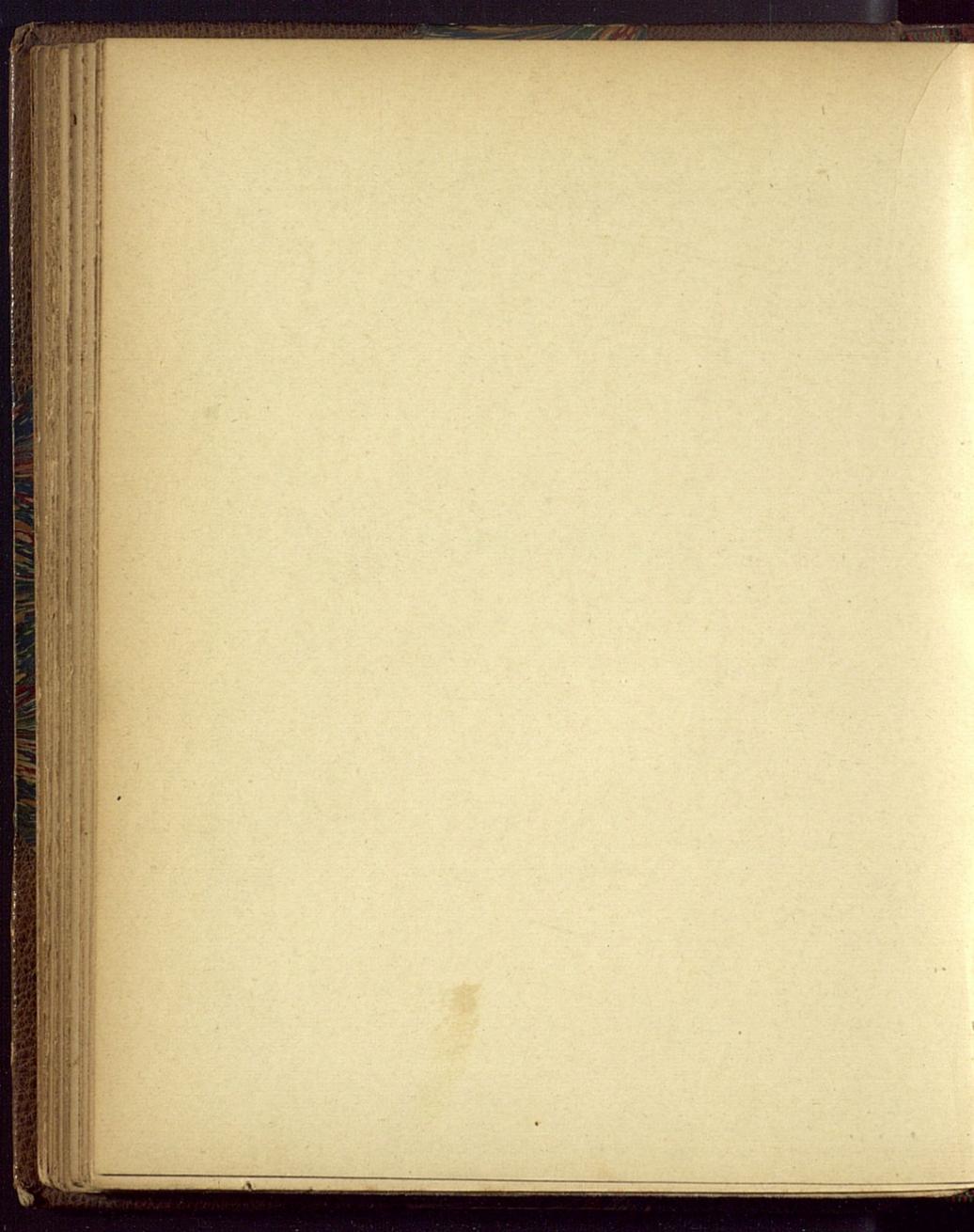
*A. G.*

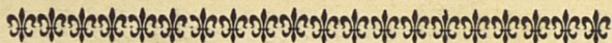


*Sous la Couronne*



*Le beau Roi Charles IX*





## MAUVAIS SOMMEIL

A ANDRÉ FONTAINAS

*L'enfant-roi Charles IX, frêle espoir du royaume  
De France, a clos ses yeux, ses longs yeux ténébreux,  
Et s'endort en rêvant sous les rideaux ombreux,  
Ereinté par la chasse et par le jeu de paume.*

*Un besoin d'action, même dans le sommeil,  
Soulève à lents soupirs sa poitrine débile,  
Et les fleurs de la mort sur son masque mobile  
S'enflamment d'un éclat maladif et vermeil.*

*Ses mains blanches, d'azur diaphane veinées,  
Sur d'onctueux coussins aux chimères fanées,  
Sœurs étranges, en vain promènent leur désir ;*

*Et frères, tour à tour flatteuses ou crispées,  
Présument, en dansant de haine ou de plaisir,  
Les douceurs de la chair et l'acier des épées.*

LE PRINCE AU VITRAIL

*Dans l'oratoire où rien ne bouge,  
Le soir en feu, par le vitrail,  
Sur le tapis de velours rouge,  
Dessine un arbre de corail*

*Dont les fruits de flamme, améthystes,  
Ligures, spinelles, béryls,  
Mûrissent pour les pensers tristes  
D'un beau prince aux yeux puérils.*

*Ce beau prince, c'est le roi Charles,  
Qui porte entre ses fleurs de lys  
Le sceptre du royaume d'Arles  
Et celui du royaume d'Is ;*

*C'est le roi de toutes les Gaules,  
L'orageux enfant maladif  
Qui sent peser sur ses épaules,  
Ainsi qu'un manteau trop massif,*

*Un héritage despotique  
D'aventures et de baisers,  
De finesse ecclésiastique,  
De haine et de glaives croisés !*

*En proie à l'esprit de sa race,  
Lové sur un vaste lit noir,  
Il contemple ainsi, l'âme lasse,  
Le drame équivoque du soir.*

*Les roses du vitrail magique  
Boivent le sang roux du soleil,  
Et la lumière nostalgique  
Regagne son pays vermeil.*

*Déjà parmi les pierreries  
Le dernier rayon irisé  
Trace dans les ombres fleuries  
Un chemin d'or pulvérisé.*

*Et par ce clair chemin de gloire,  
Sur le rêve d'un palefroi,  
Avec des ailes de victoire  
Se cabre le rêve du roi !*

*Les naseaux ardents, sa chimère  
Souffle le vertige et l'effroi :  
Enfin il est roi, roi sans mère,  
Enfin il est roi, roi sans roi !*

*Il lance au vent de ses colères,  
Pour éblouir ses vétérans,  
Vers des massacres légendaires,  
Un vol de drapeaux conquérants,*

*Et ses fanfares effrénées  
Chassant les vautours de leurs nids,  
Les vieux échos des Pyrénées  
Chantent : « Montjoie et Saint-Denis ! »*

*Hagardes, les têtes coupées  
Fleuronnent le fer juste et fort ;  
C'est le menuet des épées,  
C'est la pavane de la Mort !*

*Puis enfin, par un soir superbe,  
Les fils du Cid Campéador  
Offrent à leur vainqueur imberbe  
Les clefs de la Castille d'or !*

---

*Et le petit roi, d'allégresse  
Danse et bat des mains, triomphant...  
Mais soudain une ombre se dresse  
Entre le vitrail et l'enfant :*

*Adieu l'Espagne! Adieu la gloire!  
Sa mère, au sortir du conseil,  
Dans le deuil de sa robe noire  
Eteint le rêve et le soleil.*

## LE RÉVEIL DU ROI

*Qui me réveille de mon rêve,  
Du rêve d'amour et de sang,  
Du rêve qui suce la sève  
De mon sommeil d'adolescent?*

*Le jour est faux, malgré sa joie ;  
Le soleil ment dans le ciel clair ;  
Et les caresses de la soie  
Blessent la douceur de ma chair.*

*Ruine de mes mains trop frêles  
Que flattaient les joyaux épris,  
Mes belles bagues infidèles  
Tombent de mes doigts amaigris ;*

*Et pour le lever de ma mie,  
Maint œillet, de pourpre strié,  
Éclot de ma bouche blémie  
Dans mon mouchoir armorié.*

*Ce matin, la vie est méchante :  
Tout se fane sous mon regard :  
Les mots sont morts, et rien ne chante  
Dans les poèmes de Ronsard.*

*Ma forge, où les flammes ailées  
Semblaient des aras cramoisis,  
Muette en ses ombres brûlées  
Pleure ses oiseaux de rubis.*

*A mon poing nul rire d'épées,  
Nulle fleur d'acier ne fleurit;  
Et les dagues que j'ai trempées  
Perdent leur grâce et leur esprit!*

*Hélas! mon miroir de Venise  
Nargue mes gestes éperdus!  
Le roi Charles neuf agonise...  
Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus!*

*Et je meurs de mes songeries  
Pendant qu'à l'appel des clairons  
Mes soldats révent des tueries,  
Et mes chevaux, des éperons.*

## PANÉGYRIQUE

### I

*Du fond de la nuit fausse et cruelle où tu plonges,  
Roi sans sceptre, du fond de ce puits de mensonges  
Que creusèrent pour toi des siècles envieux,  
Tu montes, ô mon prince aux yeux fiers, aux grands yeux  
Pleins de baisers ardents et de combats farouches !  
Et, soulevant l'épais manteau des ombres louches,*

*Tu surgis de la mort comme un pâle flambeau.  
Mes vers, ces lévriers couchés sur ton tombeau,  
Bondissent d'allégresse et hurlent à la vie.  
Et tu renais en moi, chère âme inassouvie !  
Te voilà. Je me couche au pied de ton fauteuil.  
Dis-moi ton mâle amour et ton sauvage orgueil,  
Tes langueurs et ton mal, et ta hâte de vivre.  
Verse à flots sur les fleurs magiques de mon livre  
Les laves de ton sang tigré d'or et d'azur,  
Et penche longuement le splendide fruit mûr,  
Penche vers le désir de ma bouche féline  
Le splendide fruit mûr de ta jeune poitrine  
Et laisse-moi bercer et savourer ton cœur !*

## II

*Pour colorer mon rêve et fleurir ma rancœur,  
O beau roi Charles neuf, penche vers moi ton cœur !*

*Cœur de haine et d'amour, gorgé d'un sang rapide,  
Pré d'herbe rouge, empli d'agnelles et de loups,  
Cœur de haine et d'amour, gorgé d'un sang rapide,  
Cœur de haine et d'amour, gorgé d'un sang jaloux ;*

*Cruel jardin d'enfance, où, parmi les poupées,  
Les berceaux puérils, les femmes au rouet,  
Pour le deuil imprévu des mères au rouet,  
Soudain jaillit du sol un parterre d'épées ;*

*Violon de langueur, de joie et de bonté,  
Violon frémissant de joie et de tendresse,  
Qu'au lieu d'un mol archet de joie et de tendresse,  
Caresse, archet de reître, un glaive ensanglanté ;*

*Théâtre de bravade où d'étranges spectacles  
Mêlent si bien le prince et le roi des truands  
Que Paris prend le roi de la Cour des Miracles  
Pour son prince, et le roi, pour le roi des truands ;*

*Charnier puant, nourri par des meurtres célèbres,  
Où, l'aiguille à la main, d'hystériques remords,  
Penchés, les yeux en pleurs, sur des martyrs célèbres,  
Recousent vainement les blessures des morts ;*

*Volière roucoulante où de souples reptiles  
D'or et d'ambre, lovés sous des rires de fleurs,  
Gueule bée et pareils à d'innocentes fleurs,  
Charment les colibris et les oiseaux des îles ;*

*Lit de pourpre, jonché de ventres blonds et roux,  
Lit farouche, étoilé de ventres roux et roses  
Que lacère, enivré par l'haleine des roses,  
Des serres et du bec un long vol d'aigles fous ;*

*Douce chambre de paix, d'ombre et de solitude,  
Oratoire pensif aux vitraux merveilleux  
Où, le front incliné sur des livres très vieux,  
Un beau poète enfant chante sa solitude ;*

*Forge de frénésie où, jusqu'au bleu matin,  
Echappé du festin, dans la flamme avinée,  
Un frère forgeron, du soir jusqu'au matin,  
A grands coups de marteau forge sa destinée ;*

*Forêt vertigineuse aux arbres flagellés  
Par le vent d'un galop furieux, chasse blème  
Où, dans un tourbillon de chevaux flagellés,  
Le chasseur se pourchasse et se traque lui-même !*

*Pour colorer mon rêve et fleurir ma rancœur,  
O beau roi Charles neuf, penche vers moi ton cœur !*

## III

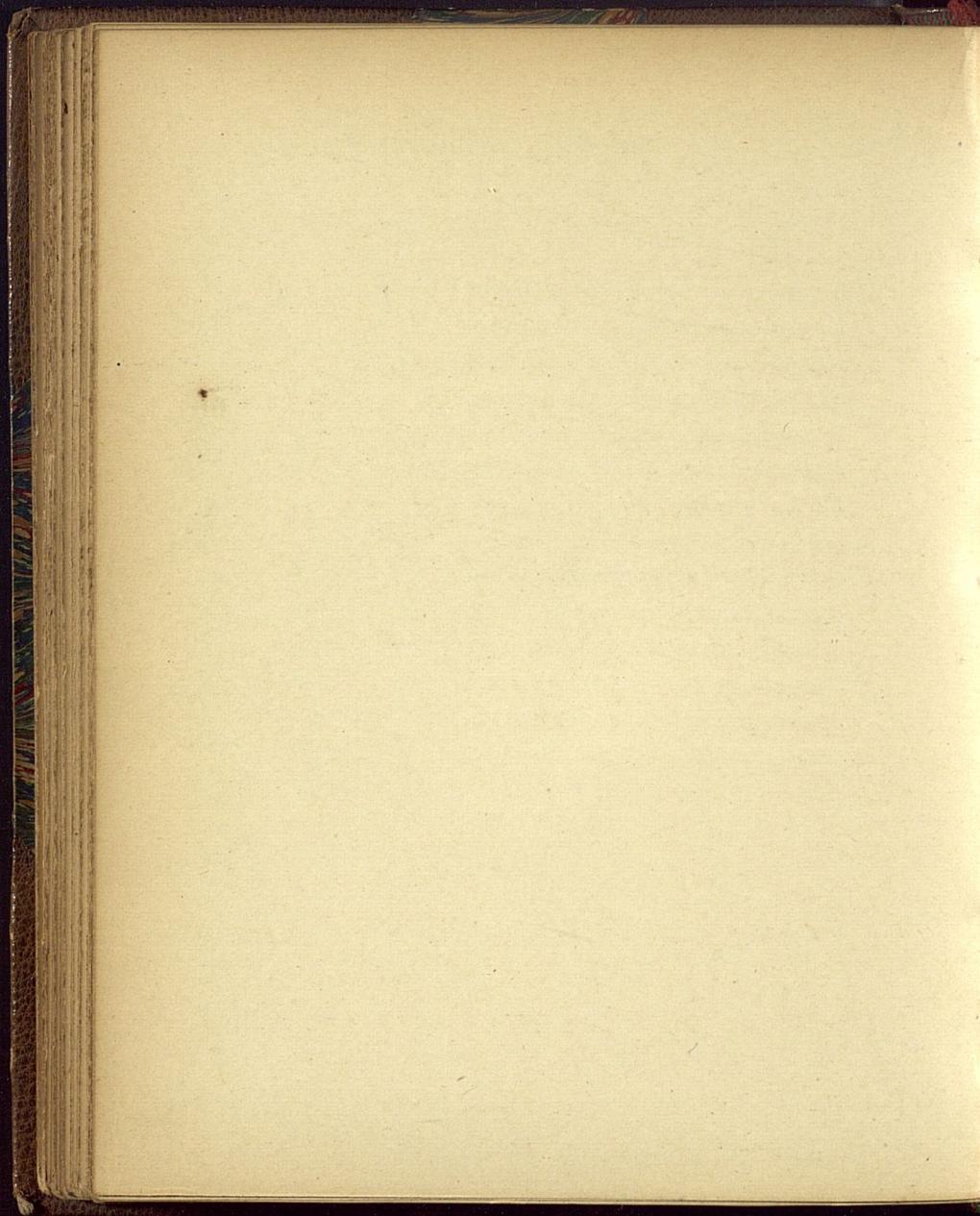
*Du fond de la nuit fausse et cruelle où tu plonges,  
Roi sans sceptre, du fond de ce puits de mensonges  
Que creusèrent pour toi des siècles envieux,*

*Tu renais dans mon âme, ô mon prince aux grands yeux !  
Je te vois, fatigué des jeux et de la chasse,  
Sur d'onctueux coussins poser ta tête lasse.  
Ta bouche, impérieuse et rouge, garde encor,  
Façonnée à la mâle embouchure du cor,  
Le pli victorieux des fanfares sonnées:  
Et le rêve agité de tes mains décharnées  
S'accroche à la crinière éparse des chevaux.  
Pauvre roi chevalier, captif des temps nouveaux,  
Tu veux être Roland, Xaintrailles ou Lahire,  
Et désespérément tu sens fondre la cire  
Du flambeau de tes jours qui n'a rien éclairé !  
O vigueur enchaînée, ô courage ignoré,  
Qui descendrez bientôt dans la terre profonde,  
Quel soleil vous auriez allumé sur le monde,  
Quel renouveau de sève ardente, quel printemps  
Magnifique de cœurs flambants et palpitants  
Vous auriez fait jaillir d'une race épuisée,  
Si, loin de cette cour trop fine et trop rusée,*

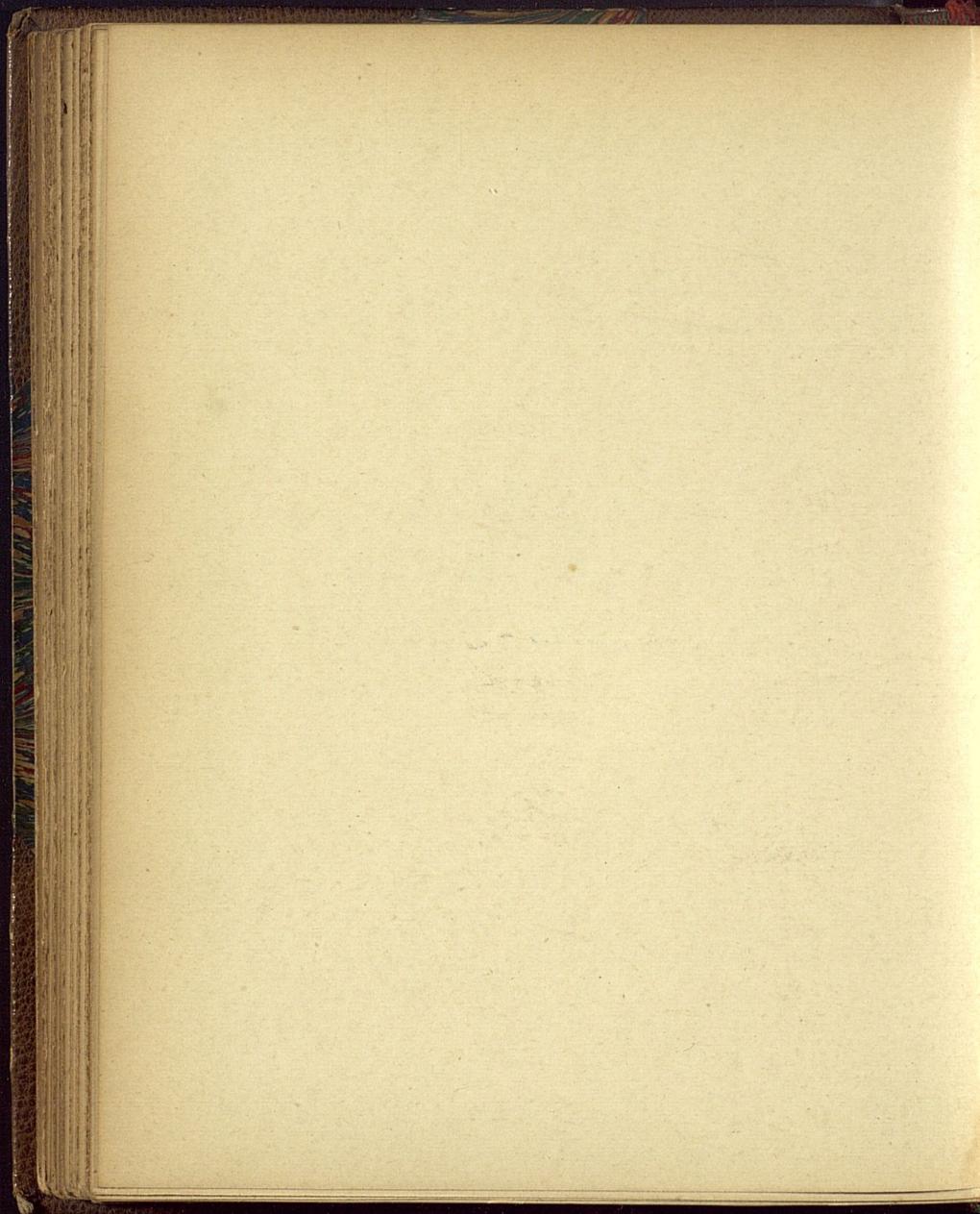
*Vous aviez exercé votre jeune vertu !  
Pauvre roi chevalier, de quoi te plaindrais-tu ?  
Va ! Tout effort est vain : caresse ta chimère.  
Laisse passer ton siècle et rends grâce à ta mère  
Dont le viril esprit te fait des jours oisifs.  
Cisèle des sonnets pleins de beaux vers pensifs  
Et laisse, au lieu d'agir, la rime dérisoire  
Jeter sur le vélin d'un poème sans gloire  
L'ironique reflet de tes gestes rêvés,  
Car le jeu de Ronsard sied aux rois énervés.  
Ou bien, pour apaiser tes désirs de bataille,  
Construis-toi dans ton Louvre une forge à ta taille,  
Où tes bras emportés par le poids des marteaux  
En ennemis vaincus traitent les durs métaux.  
Ou bien encor, du sang de ta frêle poitrine  
Rougis le cor de chasse et la trompe marine ;  
Et si tu n'es pas mort avant la mort du jour,  
Ne te désole pas : il te reste l'amour !  
L'amour, ô cœur amer, ailé de cantharides,*

O cœur vertigineux, ô cœur des Danaïdes,  
Gouffre avide et sans fond, jaspé de feux obscurs,  
Où pêle-mêle avec des grappes de seins mûrs  
Coule et roule, fouetté de vastes chevelures,  
Un fleuve de baisers mordus par leurs morsures !  
La luxure, ô mon roi, n'est pour toi qu'un combat.  
Eros, avec des yeux de lévrier qu'on bat,  
Lève en vain vers tes yeux un regard qui supplie.  
Mange ta faim et bois ta soif, cœur en folie !  
Soûle-toi, trébuchant sur tes manteaux foulés,  
Du vin de ta vigueur, plein de soleils brûlés !  
Offre un festin de proie à ta jeune énergie !  
C'est dans un pré livide, au sortir de l'orgie,  
Que tes vœux haletants, sous l'arbre du Péché,  
Finiront par cueillir le trèfle tant cherché,  
Le quintefeuille d'or de la force assouvie !  
Mais tu verras briller ce trèfle de la vie  
Sur le rire édenté d'une tête de mort !  
Saute en selle et galope au devant de ton sort !

*Hâte-toi, car le temps, sur ses ailes sonores  
Emporte dans son vol tes plus belles aurores,  
Tes matins les plus clairs et tes soirs les plus doux.  
Hâte-toi, hâte-toi ! Déjà tes cheveux roux,  
Tes longs cheveux ardents, lustrés aux mains des femmes,  
Brûlent de leur splendeur et lèchent de leurs flammes  
Ton front pâle, griffé par un mal inconnu.  
Déjà le rouge œillet de ton rire ingénu  
S'étiole et bleuit sur tes lèvres crispées.  
Donne un dernier baiser à tes sœurs, les épées,  
Et dans la crypte obscure où reposent les rois,  
Allonge-toi, rigide et fier, les bras en croix,  
A jamais prisonnier de ton geste immobile,  
O beau glaive de chair, ô beau glaive inutile !*



*Catherine de Médicis*  
*Renaissance - Louis de Condé*  
*Henri de Béarn - Déclin*



## CATHERINE DE MÉDICIS

*Le beau roi Charles IX, l'âme obscure et flétrie  
Par un mal qui déçoit maître Ambroise Paré,  
Rêve, les yeux plombés, dans son fauteuil doré,  
Les mains jointes sur un traité de vénerie.*

*Sa mère, la vieille aigle au profil amaigri,  
Lui dit en le baisant sur ses tempes de cire :  
« Réveillez-vous, mon fils, c'est le moment de rire  
Et de louer Dieu : Je tiens Montgomery,*

*Le meurtrier du roi Henri II, votre père. »*  
— *Mais le pâle Valois, sans plaisir ni colère,*  
*Demande, d'un air las, qu'on le laisse dormir.*

*Et refoulant ses pleurs, la reine aux lèvres minces*  
*Mystérieusement s'en va trouver les princes,*  
*Pensant : « La mort est proche : il ne sait plus haïr. »*

# RENAISSANCE

(CHANSON DE LA PLÉIADE)

*Nous tressons des rimes hardies  
En l'honneur des Dieux renaissants,  
Et de toutes les maladies  
Nous sommes les convalescents.*

*Bonheur de vivre! Jeune rêve!  
Soleil dans les cœurs ténébreux!  
De chaque femme naît une Ève,  
Un Adam, de chaque amoureux!*

*Pour griser les âmes dansantes  
Des parfums du printemps railleur,  
Nous fustigeons de fleurs récentes  
Le sein de l'antique Douleur ;*

*Et grâce à nous, les vieilles choses  
Chantant sur des rythmes nouveaux,  
Les aveugles verront des roses,  
Les sourds entendront des oiseaux !*

## LOUIS DE CONDÉ

*Cet avorton nouveau, au masque corrodé  
Par l'envie, au féroce et lent sourire pâle,  
Ce bossu que la guerre a rougi de son hâle,  
C'est l'espoir de Calvin, le prince de Condé.*

*Et pourtant le hasard, sur un seul coup de dé,  
Pourrait jouer l'épée et la foi de ce mâle ;  
Car un unique vœu, jusqu'à son dernier râle,  
Fera battre son cœur sous son pourpoint brodé.*

*Rome ou Genève? Dans son âme souterraine,  
Qu'insulte la splendeur des princes de Lorraine,  
Lourde et noire, la haine envroule ses anneaux*

*Et siffle étrangement, serpent mélancolique :  
« Si les Guise, demain, se faisaient Huguenots,  
Condé, le lendemain, se ferait catholique. »*

## HENRI DE BÉARN

A EUGÈNE DEMOLDER

*Ce prince de Navarre est bien le rejeton  
D'une race à la fois hypocrite et grossière,  
Avec ses yeux matois, sa bouche putassière,  
Et la barbe de bouc qui pointe à son menton.*

*Enflé du creux désir d'une gloire banale,  
Sous les coups de la guerre et les jeux de l'amour,  
Sans un cri léonin il fera tour à tour  
Sonner comme un tambour son âme machinale.*

*Un rusé montagnard, un hâbleur au cœur sec  
Sachant le rire épais et les larmes publiques  
Qu'il faut pour éblouir les foules domestiques ;*

*Un gai compère, ayant langue preste et bon bec,  
Et qui, chasseur goulu, traque de basses proies  
Chez les filles d'auberge et les gardeuses d'oies.*

## DÉCLIN

*Marguerite, l'ancienne reine de Navarre,  
Regagne son palais dans sa chaise à porteurs,  
Triste et seule, quêtant les sourires menteurs  
Et l'aumône d'amour d'une jeunesse avare.*

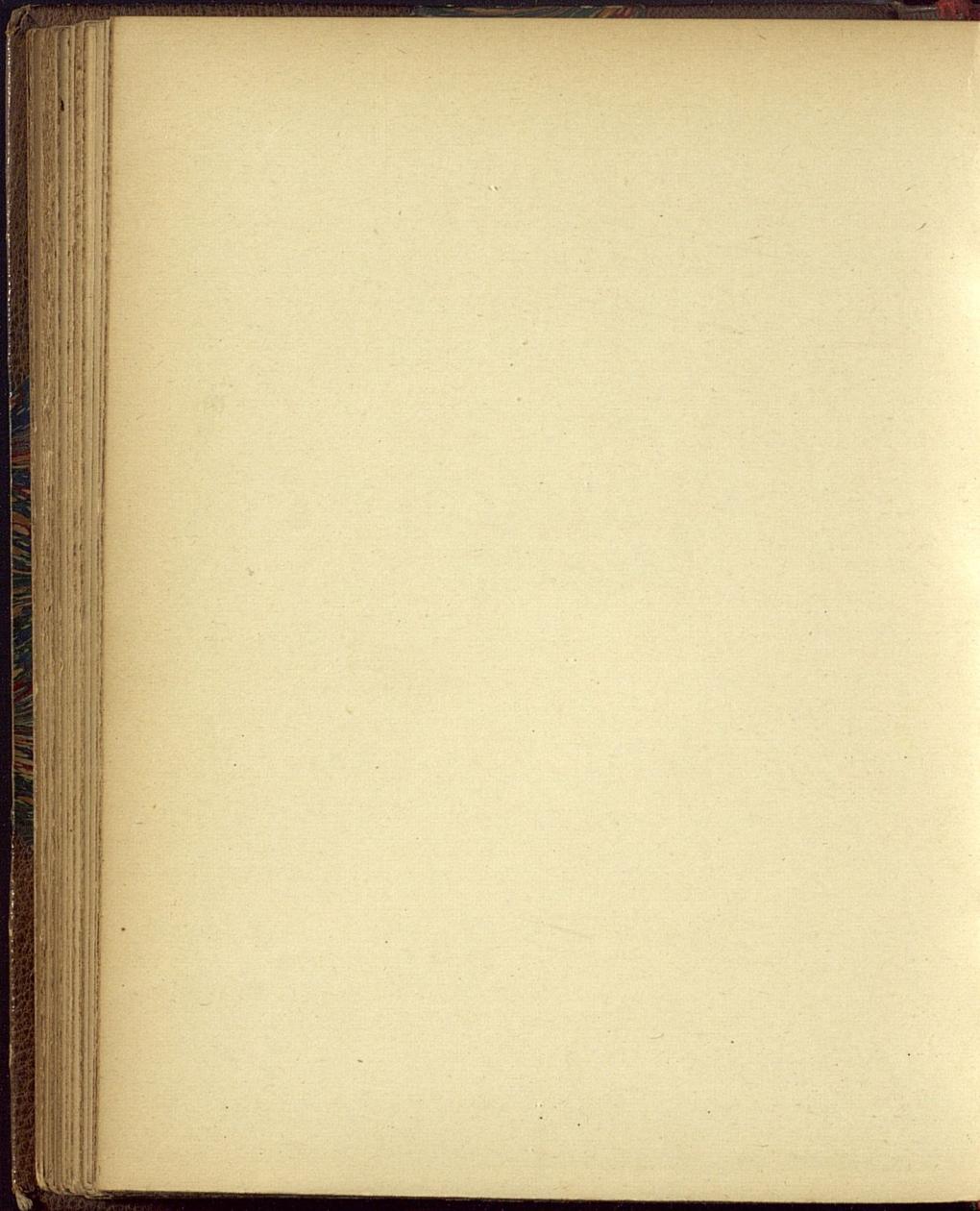
*La mendicante est vieille, et la charité, rare.  
Ils sont enfuis, les soirs vermeils, les soirs chanteurs  
Où sonnaient les sonnets doux sonnants et flatteurs,  
Et devant son déclin toute chanson s'effare.*

---

*Parfois, bonheur cruel, ses grands yeux défluris,  
Qui naguère aimantaient tant de regards épris,  
Etonnent le désir de quelqu'enfant précoce ;*

*Et, rétive à son confesseur Vincent de Paul,  
Elle tance Néro, le lévrier d'Ecosse,  
Qui poursuit en jappant son ombre sur le sol.*

Henri III



LADISLAS LASKI

(1573)

*Jeune et las, la chair allouvie,  
Prince d'intrigue et de hasard,  
Dans son palais de Cracovie,  
L'ami du seigneur de Ronsard,*

*Le roi de Pologne regarde  
De ses lourds yeux noirs l'enfant qui  
Vient de s'enrôler dans sa garde,  
Le fils du palatin Laski.*

*Dix-sept ans : grâce fière et fine :  
Glaive vierge dans son fourreau ;  
Des élégances de dauphine,  
Des férocités de bourreau ;*

*Toute l'indolence des Slaves :  
Cheveux ondes, pâles et longs,  
Grands yeux verts du soleil esclaves,  
Voix de luths et de violons.*

*Front lisse et limpide qu'enchanter  
Une chimérique toison,  
Gonfle d'une veine méchante  
Qui le barre comme un blason ;*

*Hanches féminines et minces  
Où couve d'un sommeil menteur,  
Pour l'ennui maladif des princes,  
La force du gladiateur.*

*Son corps svelte, liane et soie!  
Aux ondulations de lac,  
Son corps de paresse et de joie  
A des bercements de hamac,*

*Et sous les martres zibelines  
Et les joyaux à l'œil ardent,  
Toutes vos caresses félines,  
O créoles de l'Occident!*

*Dans l'or des prunelles virides  
Rêve une perfide Arkhangel  
Où les pommes des Hespérides  
Rosissent des arbres de gel.*

*On croit voir, quand son rire éclate  
En lazzi cruels et fleuris,  
Des vipères à tête plate  
Jouer avec des colibris.*

*Echanson d'étranges caprices,  
Sait-il à qui seront versés  
Les vins d'étoiles et d'épices  
De ses frais et fervents baisers?*

*L'orage d'un fier destin gronde  
Au fond de cet adolescent,  
Et sa douceur est si profonde  
Que l'on s'y mire en frémissant.*

*Le prince et l'éphèbe se toisent,  
Et dans un échange d'éclairs,  
Escrime équivoque, se croisent  
Les yeux noirs avec les yeux verts.*

*Sans trembler Ladislas regarde  
Ce roi tel qu'il l'avait songé :  
Le regard vert, jusqu'à la garde,  
Dans le regard noir s'est plongé ;*

---

*Et les prunelles sanguinaires  
Du calme enfant victorieux  
Ont les lueurs visionnaires  
D'un cliquetis silencieux.*

## JALOUSIE

*Sous la pourpre d'un soir moribond, d'un soir sombre,  
D'un soir prestigieux où la lumière et l'ombre,  
Comme des lèvres sœurs, de massifs en massifs,  
Echangent en tremblant des baisers maladifs,  
Dans le jardin royal, témoin d'amours bizarres,  
Où l'appel rauque et doux de lointaines fanfares  
Célèbre la splendeur du jour évanoui,  
Le prince légendaire et le page ébloui  
Savourent l'indulgence équivoque des choses.  
Henri songe, et l'enfant, rose parmi les roses,*

*D'un sourire fleuri sourit au roi Henri....  
Victoire ! Le beau prince aux yeux tristes a ri !  
Victoire ! Le beau prince a redressé la tête !  
Des violons en lui chantent un air de fête,  
Et son cœur danse dans sa poitrine, et soulain  
Toutes les vagues voix confuses du jardin  
Semblent avec leurs bruits de ramures et d'ailes  
Acclamer le bonheur de ces amis fidèles !  
Roulant dans son esprit un projet glorieux,  
Le prince au sang brulé, d'un bras impérieux  
Jette entre eux et le monde un geste de bravade,  
Et, comme sur sa toque un plumet de parade,  
Sur son rêve néfaste arbore cet enfant !  
Et le voici versant, d'un verbe triomphant,  
Dans l'esprit ingénu du page les merveilles  
Des Heptamérons d'or et des noces vermeilles,  
Les jolis noms qu'il donne à ses petits griffons,  
Les lazzi barbelés que les rouges bouffons  
Lancent pendant le bal au blanc troupeau des mimes,*

*La musique des vers, le doux écho des rimes,  
Les rencontres d'amour sous les flambeaux éteints,  
Et les chansons d'acier qu'en leurs jeux serpen'tins  
Les tireurs florentins font chanter aux épées ;  
Quand tout à coup, livide, et les lèvres crispées,  
Immobile, la haine au cœur, l'orage au front,  
Le beau prince aux grands yeux nocturnes s'interrompt...  
O lâcheté du sort ! O bonheur éphémère !  
Cet enfant, le dernier espoir de sa chimère,  
Sa gloire, son délire et son pardon vivant,  
Pour qui, glaive au soleil, casque et drapeaux au vent,  
Il récitait quelque ardente et folle apothéose,  
Ce misérable enfant lui préfère une rose....  
Tendrement incliné vers la fleur, l'oublieux,  
Sans écouter, la hume et s'y fleurit les yeux,  
Et d'un baiser lascif s'y parfume la bouche  
Et rit, lorsque soudain, la dague au poing, farouche,  
Le beau roi, panteiant de honte et de douleur,  
S'élançe sur le page et poignarde la fleur.*

## LA FRAISE

*Au Louvre, en attendant le plaisir de leur prince,  
Les mignons frisottés s'amuseut de la fraise  
Ridicule où s'étrangle un page de province,  
Un enfant de seize ans, rouge comme une fraise.*

*Soudain, grande rumeur : sur le seuil de la porte  
Le roi Henri, suivi d'un superbe équipage,  
Paraît, et les mignons s'aperçoivent qu'il porte  
Une fraise pareille à celle du beau page.*

*Livarrot, de stupeur, lâche la sarbacane ;  
D'Epéron est très pâle, et d'Arques, qui ricane,  
Au bas du bilboquet laisse la bille pendre.*

*Mais le rusé Saint-Luc choisit sa révérence  
La plus fine, et s'en va d'un air naïf et tendre  
Complimenter le nouveau roi du roi de France.*

A OLLAINVILLE

*Avec leurs lévriers, pour un heptaméron,  
Ils sont là, tendres fleurs suprêmes de leur race,  
Deux à deux, dans la nuit, sur la blanche terrasse,  
Quélus et Saint-Mégrin, Joyeuse et Maugiron.*

*A leur insu le roi, cependant qu'ils devisent,  
Du haut de son balcon savoure leur beauté,  
Le charme de leur voix chanteuse, leur gaieté,  
Et les troublants parfums dont leurs cheveux s'anisent.*

*Mais la lune ruisselle, et ses rayons blafards  
Sous un hâle de mort décomposant les fards  
Et les sourires peints de leur bouche lascive,*

*Réveillé tout à coup de son rêve amoureux,  
Le Valois sent éclore en son cœur ténébreux  
Une paternité vengeresse et tardive.*

LA CONFESSIÖN DE HENRI III

*Seigneur, je viens à vous tout fardé de caresses :  
J'ai quitté mes mignons, mes chiens et mes maîtresses  
Je viens à vous, traînant l'odeur de mon péché.  
Ma soif, dans le désert de mon cœur desséché  
Où ne luit, même plus en rée, une fontaine,  
Hennit et tend le cou vers la source lointaine  
Qui jaillit de vos doigts pour les cœurs transparents.  
Me voici devant vous avec les ignorants  
Pleins d'obscures lueurs, les martyrs sur leurs claies,*

*Tous ceux qui vous ont vu par les trous de leurs plaies  
Et vous ont confessé parmi les étrangers.  
Voici ma bouche peinte et mes yeux mensongers,  
Voici ma chair, qui du Malin fut la complice,  
Et mes membres cerclés des serpents de mon vice,  
Et tout mon corps hâlé par les feux de l'enfer.  
Mon Dieu, je viens à vous, faible et nu comme un ver.*

*Souvenez-vous, Seigneur! j'ai vu des jours étranges :  
Autour de mon berceau veillaient de mauvais anges  
Et leur souffle courait sur mes lèvres d'enfant.  
J'ai grandi, loin des jeux, dans un air étouffant,  
Et des mains que j'aimais, très douces et très tentes,  
Si roses que parfois elles semblaient sanglantes,  
En m'enseignant l'amour m'ont enseigné la mort.*

*Mon Dieu, pardonnez-leur : je les accuse à tort.  
Déjà j'étais en proie aux esprits solitaires :  
Dans l'abîme écarlate et noir de mes artères*

*Vogaient nonchalamment au fil d'un sang houleux,  
De beaux démons léchés d'éclairs jaunes et bleus,  
Qui, les flancs frisés d'or et fleuris d'étincelles,  
Souriaient, étendus dans la nuit de leurs ailes,  
Et sans cesse j'avais avec eux des combats.  
Et chaque fois que l'un de ces anges d'en bas  
Passait près de mon cœur ou près de ma cervelle,  
Mon esprit combinait une ruse nouvelle  
Et ma bouche inventait des baisers inconnus !*

*Mon Dieu ! prenez pitié des enfants tard venus,  
Des pâles fils de roi qui, nés au soir des races,  
Trop frêles pour porter les antiques cuirasses,  
Cueillent la fleur phallique au jardin de la Mort !  
Seigneur, regardez-moi : ma couronne me mord !  
Je hais son luxe lourd dont la splendeur m'effraie  
Et ses pâles joyaux qui de leurs yeux d'orfraie  
Me hérissent le poil et me glacent le sang.  
Elle vit, elle me déteste, elle descend*

*De ma tête, grimace et s'envole, farouche,  
Et danse autour de moi, et vient, sinistre bouche,  
Dans ma chair aux abois planter l'or de ses dents !  
Et ma défaite pleure en vos clairons stridents.*

*Mon Dieu, n'écoutez pas ce peuple qui m'aboie !  
Souvenez-vous : avant d'être un prince de joie,  
Imberbe, avec les plus beaux pages de ma cour,  
A Sancerre, à Jarnac, à Dieppe, à Moncontour,  
J'ai donné du sang rouge à boire à mon épée,  
Et la gaillarde en but une telle lampée  
Que sur tous les cimiers on la vit tournoyer !*

*Mais le roi Charles IX, mon frère, fit ployer  
Les ailes à l'aiglon de ma gloire trop prompte,  
Et c'est pourquoi, Seigneur, je suis un roi de honte....*

*On m'éloigna : chez les Sarmates au cœur vil  
Je ceignis malgré moi la couronne d'exil,*

*Et, des siècles, parmi ce peuple inculte et rude,  
De palais en palais trainant ma solitude,  
La face pourpre encor de l'affront essuyé,  
Je fis éclore, autour de mon sceptre ennuyé,  
Un vénéneux printemps de crimes et de vices.  
J'appris à me pencher, avec quelles délices !  
Sur l'abîme d'azur de ces âmes d'enfants,  
Gouffre bleu constellé de prunelles de faons  
Où l'on jette tous les joyaux de sa misère,  
Sans en faire jaillir une larme sincère,  
Sans y mirer le sang de son rire tué !...*

*Mon Dieu, prenez pitié d'un roi prostitué !*

*Un an plus tard, quand je revis la douce France,  
Je voulus, pour tromper ma stérile souffrance,  
A grands coups d'éperon ailer mes destriers.  
Mais, hélas ! chaque fois que mes rêves guerriers,  
Cabrés vers le concert des balles crépitantes,*

*Mordaient les clairons d'or des victoires chantantes,  
Ma mère, d'un regard, leur coupait les jarrets...*

*Ma mère est redoutable et pleine de secrets.  
Je l'aime et je la hais : ses obscures pensées,  
Corbeaux noirs perchés sur mes épaules lassées,  
Glacent de leurs yeux verts mes projets nouveau-nés.*

*Seigneur, mon frère et moi nous fûmes condamnés  
A n'être que des rois de festins, de parades,  
Gelosi couronnés menant des mascarades,  
Oiseaux du couvre-feu tarabustant le guet,  
L'âme pendue au clair sourire d'un muguet  
Ou d'une fille folle entrevue en un bouge,  
Qui fait signe aux passants avec sa jupe rouge.  
Et quand nous sommes las de tenter le hasard,  
Et qu'il pleut, je demande aux amis de Ronsard  
De chanter ses sonnets pour Cassandre ou Marie,  
Ou, n'ayant plus l'amour en tête, je marie*

*En grande pompe, au son de la flûte de blé,  
Un beau mignon, d'honneurs et de cadeaux comblé,  
A quelque laidcron dont je dore la bosse,  
Puis, avec mes féaux, je m'égaie à la noce.*

*Pour bercer les ennuis de mon cœur orageux,  
J'ai des fous cramoisis et des mimes neigeux,  
Mes bichons damerets aux yeux de perle noire,  
Deux bilboquets, l'un de santal, l'autre d'ivoire,  
Ma canne de lapis au pommeau de corail,  
Mon missel florentin et mon porte-éventail,  
Et mon mire, allumant, dans l'azur des nuits chaudes,  
Des soleils de grenat lapidés d'émeraudes,  
Et de roses dragons qui crachent des rubis.*

*Mon Dieu, j'ai pour les bons des douceurs de brebis ;  
Mon âme est un jardin de calmes rêveries ;  
Mais ces Guise, que suit l'odeur des boucheries,  
Ces géants au poil pâle, aux féroces yeux gris,*

*Ces hobereaux lorrains qui m'ont volé Paris,  
Ce Balafre dont la balafre mal cousue  
Saigne de noir orgueil et de rage déçue,  
Ces reîtres blonds portés par des moines pelés,  
Ces soudards allemands dont les rêces onglés  
S'accrochent aux fleurons de ma vieille couronne,  
Dieu de bonté, je l'ai juré sur la Madone,  
Ces beaux cousins, je les tuerai, je les tuerai !  
Et quand ils seront morts, je me repentirai.*

*Les Lorrains m'ont occis, lâchement, par derrière,  
Sans même leur laisser le temps d'une prière,  
Du Guast, dont le stylet dansait autour de moi,  
La pointe vers les cœurs hostiles à son roi,  
Et Saint-Mégrin, qui, de sa voix de chanterelles,  
Faisait si tendrement chanter les tourterelles  
Qui pleurent leur bonheur dans les vers de Baïf.  
Ils m'ont assassiné mon beau page naïf,  
Ma fleur de Mai, mon doux Quélus aux lèvres vierges*

*Dont l'ignorant baiser alluma tant de cierges  
Sur l'autel étonné de mes tristes plaisirs,  
Et Maugiron, le plus cruel de mes désirs,  
Qui, par pitié, versait à ma tendresse usée,  
A travers le vitrail de son âme irisée,  
Le limpide Orient d'un soleil ingénu...*

*Mon Dieu, contemplez-moi : voici mon cœur à nu :*

*Je les chérissais trop, ces fils de ma chimère,  
Et je cueillais la fleur de leur âme éphémère  
Afin d'en parfumer mes soirs mystérieux.  
Mais mon amour, armé d'un marteau radieux,  
Forgeait pour ces enfants de hautes destinées,  
Loin d'endormir l'ardeur de leurs jeunes années,  
Je préparais leurs corps, alertes et puissants,  
A savourer éperdument, par tous leurs sens,  
L'aventure héroïque et folle de la vie.  
Pendant sur leur esprit mon attente ravie,*

*Je voyais s'éveiller au fond de leurs cerveaux  
Tout un siècle de joie et de pensers nouveaux.  
Vers un vaste avenir, libre des vieilles règles,  
Je dirigeais le vol de cet orage d'aigles  
Et dans leur bec de gloire ils portaient mon renom !*

*Le rêve était impie, et vous avez dit : « Non ! »*

*J'en eus d'autres encor, plus calmes et plus frêles,  
Frères de ceux qu'on voit à l'ombre des tourelles  
Languir dans les tableaux des peintres florentins.  
A ceux là je n'affrais ni tournois ni festins,  
Mais les menant dans mes jardins, parmi les arbres  
Où l'âme des lys morts se survit dans les marbres,  
J'étoilais leur pensée en leur montrant les dieux.  
Je leur ouvrais, avec des vers mélodieux,  
Le palais enchanté des formes et des songes.*

*Votre haleine a soufflé sur mes savants mensonges :*

*L'âge que j'attendais, je ne le verrai pas :  
Et plus seul que jamais je me pleure tout bas  
Dans mes buveurs de rêve et mes porteurs d'épée.*

*Seigneur, j'ai détourné votre force usurpée :  
Roi d'un jour, je croyais, dans ma t'nérité,  
Prenant mon vil désir pour votre volonté,  
Frapper l'œuvre divine à ma vaine effigie,  
Mais mon bizarre amour fut loin d'être l'orgie,  
Le carnaval de honte et de sang bigarré  
Que chantent les pasquils de ce peuple abhorré ;  
Et pour quelques baisers coupables dont ma bouche  
Fit éclore la rose enflammée et farouche,  
Combien furent naïfs, et combien innocents !  
Et c'est pourquoi, mon Dieu, tous ces cœurs bondissants  
Que guettait le plaisir cruel des pâtes reines,  
Dociles au toucher de mes mains souveraines,  
Me firent de leurs feux mystiques et charnels  
Ce fulgurant collier de rubis éternels*

*Que je porte à côté de mon saint scapulaire.*

*Seigneur, j'ai mérité votre juste colère  
Et jamais mes péchés ne me seront remis ;  
Mais l'enfer braséant auquel je suis promis  
Pour avoir mésusé de la toute puissance,  
Ne l'ai-je pas, depuis le jour de ma naissance,  
Dans ma chair convulsive et mon sang révolté ?  
Mon âme ténébreuse est un palais hanté  
Où des esprits cruels, fils des ombres mystiques,  
Laissent trainer dans l'eau des miroirs prophétiques  
Les images du fou que je serai demain.  
Des mains moites d'amour me saisissent la main,  
Et par des escaliers de chairs jeunes et roses  
Me mènent malgré moi vers des trônes de roses  
Où saigne le sang noir de mes rouges péchés.  
Mon vice colle aux doigts que mes doigts ont touchés,  
Et, pendant mon sommeil, mon souffle le suggère  
Aux enfants endormis dont l'haleine légère*

*Mêle aux fraises des bois des œillets écrasés.  
J'ai peur de mon sourire et peur de mes baisers  
Du piège parfumé de mes lèvres perfides,  
Et je tremble de voir les yeux les plus candides  
S'injecter de luxure aux gestes furieux  
Des obscènes démons qui nagent dans mes yeux.*

*Pourtant je ne suis pas, Seigneur, un prince infâme :  
Je vous cherche à tâtons dans la nuit de mon âme ;  
Aux pieds des saints autels, avec mes Flagellants,  
J'ai fait jaillir vers vous, de mes reins pantelants,  
En étoiles de sang ma rude pénitence ;  
Et, semblable aux voleurs qu'on traîne à la potence,  
Vêtu d'un sac, la corde au cou, les pieds meurtris,  
J'ai, suivi de ma cour, promené dans Paris  
Le cadavre insulté de ma royauté morte.  
Je bois, au lieu de vin, l'eau lustrale, et je porte  
Sous mon linge, dans les endroits les plus cachés,  
Dans les plis de mon corps que le diable a léchés,*

*Les grains d'un chapelet qui me vient d'Italie.  
Mais ces dévotions nourrissent ma folie :  
Ma chair que je châtie aime son châtement,  
Et des plaisirs nouveaux naissent de son tourment.  
Mon repentir avorte en sournoises caresses,  
Et mon amour ressent d'ineffables ivresses  
Lorsqu'il voit, sous le sel des pleurs mystérieux,  
Vers la fausse douceur de ses baisers pieux  
Mûrir les fruits pensifs de la douleur humaine ;  
Et lorsqu'à vos genoux le remords me ramène,  
Quand je veux enlacer la croix du Dieu vivant,  
J'y vois des seins de nacre et de soleil levant  
Vers mes yeux dilatés darder l'or de leurs pointes.*

*Donc, quand je viens à vous, suppliant, les mains jointes,  
Loin d'étancher la soif dont il est dévoré,  
Vous attisez encore dans mon cœur ulcéré  
Le monstrueux brasier de mes amours célèbres ;  
Et, lorsque je vous fuis dans les douces ténèbres,*

*Vous y faites briller des astres mensongers !*

*Pourquoi me suivez-vous dans les impurs vergers ?*

*Laissez-moi savourer la honte méritée,*

*Et ne visitez plus mon âme révoltée*

*Pour y semer dans l'ombre avec vos ostensoirs*

*De sinistres combats de lys et de feux noirs !*

*J'entends hurler les chiens de ma peine éternelle ;*

*Mais avant de quitter ma dépouille charnelle,*

*Dussé-je en une mort mourir toutes les morts,*

*Je veux mordre une fois au baiser sans remords,*

*Tuer sous mon désir ma chimère assouvie,*

*Et vivre en un éclair le rêve de ma vie !*

*Alors si mon bonheur rejaillit jusqu'à vous,*

*Frappez-moi sans pitié : l'enfer me sera doux*

*Et je proclamerai que vous êtes mon Père !*

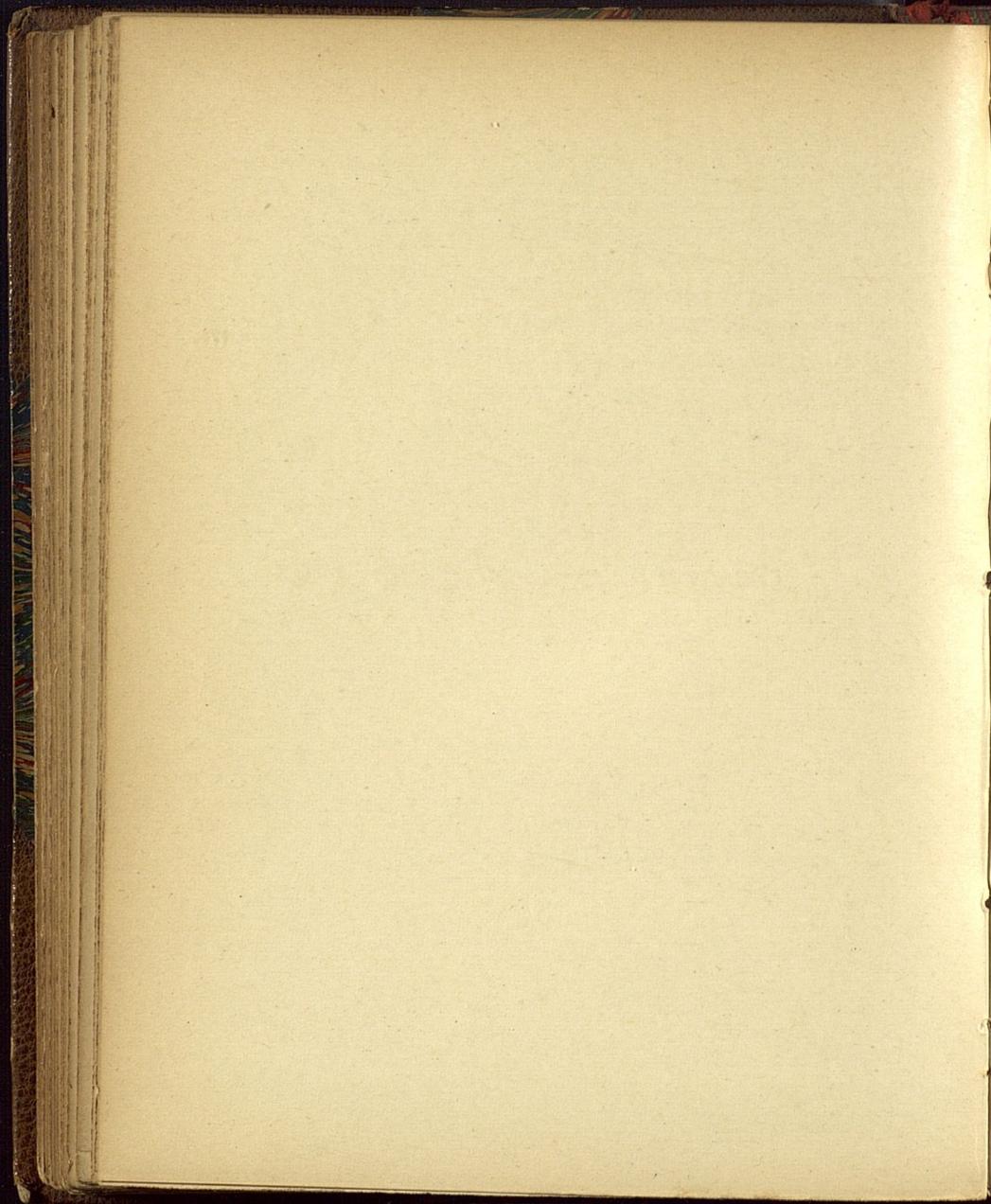
*Seigneur, pardonnez-moi : contemplez ma misère !*

*Sur les mornes débris d'un palais écroulé,  
J'assiste aux bonds captifs d'un cœur écartelé  
Que déchirent, cabrés sur leurs rênes sanglantes,  
Des chevaux de vertige aux ailes aveuglantes  
Portant, pendus en croupe à leurs crins effrénés,  
Des démons innocents et des anges damnés.*

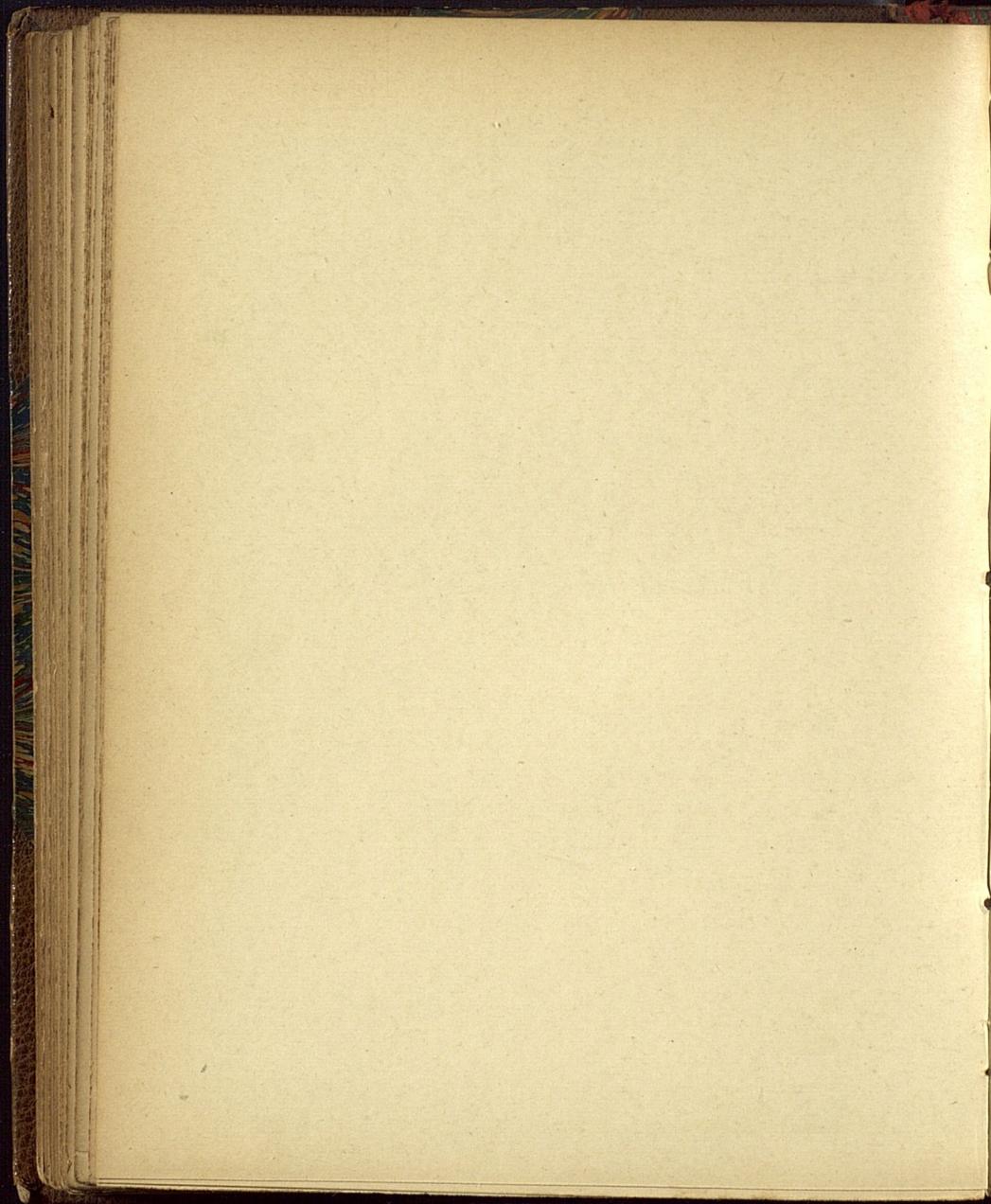
*Comparez maintenant, dans vos justes balances,  
Mes titres au pardon avec mes déviances :  
Rigoureux ou clément, j'accepte votre arrêt.  
Si le plateau d'argent l'emporte, je suis prêt  
A souffrir, sans pousser un cri, l'âme ravie,  
Pour obtenir le ciel, l'enfer pendant ma vie,  
Et vous serez béni d'un fils reconnaissant.  
Mais si c'est le plateau d'ébène qui descend,  
Si l'éternel bâcher doit être ma patrie,  
Épargnez-moi, Seigneur, une avance d'hoirie !  
Laissez-moi, sur la terre, en attendant l'enfer,  
Savourer sans remords l'infini de la chair*

---

*Et ne vous mirez plus dans ma pensée obscène.  
Ou le plateau d'argent, ou le plateau d'ébène.  
Votre choix est le mien : cessez un jeu subtil.  
Paradis pour enfer. Amen ! Ainsi soit-il !*



*Devant le Sphinx*



## LES VAINES RENCONTRES

### I

*Esprit trop mal trempé pour me créer moi-même,  
Je cherche un esprit jeune, ignorant et nouveau,  
Un doux esprit béant, vierge de tout baptême,  
Afin d'y transplanter les fleurs de mon cerveau.*

*O vertige inconnu ! Me voir dans un autre être  
Dompter tous les chevaux qui m'ont désarçonné,*

*Me pencher sur son âme et n'y regarder naître  
Pour le sceptre augural qui m'était destiné !*

*Sculpteur désespéré, mordu par ma chimère,  
J'erre, les yeux déçus, parmi la foule amère,  
Guettant le marbre humain d'où je surgirai Dieu.*

*Le voici ! Mais, hélas ! mon ciseau le mutilé,  
Et cet unique enfant de ma force inutile,  
Je ne l'ai rencontré que pour lui dire adieu.*

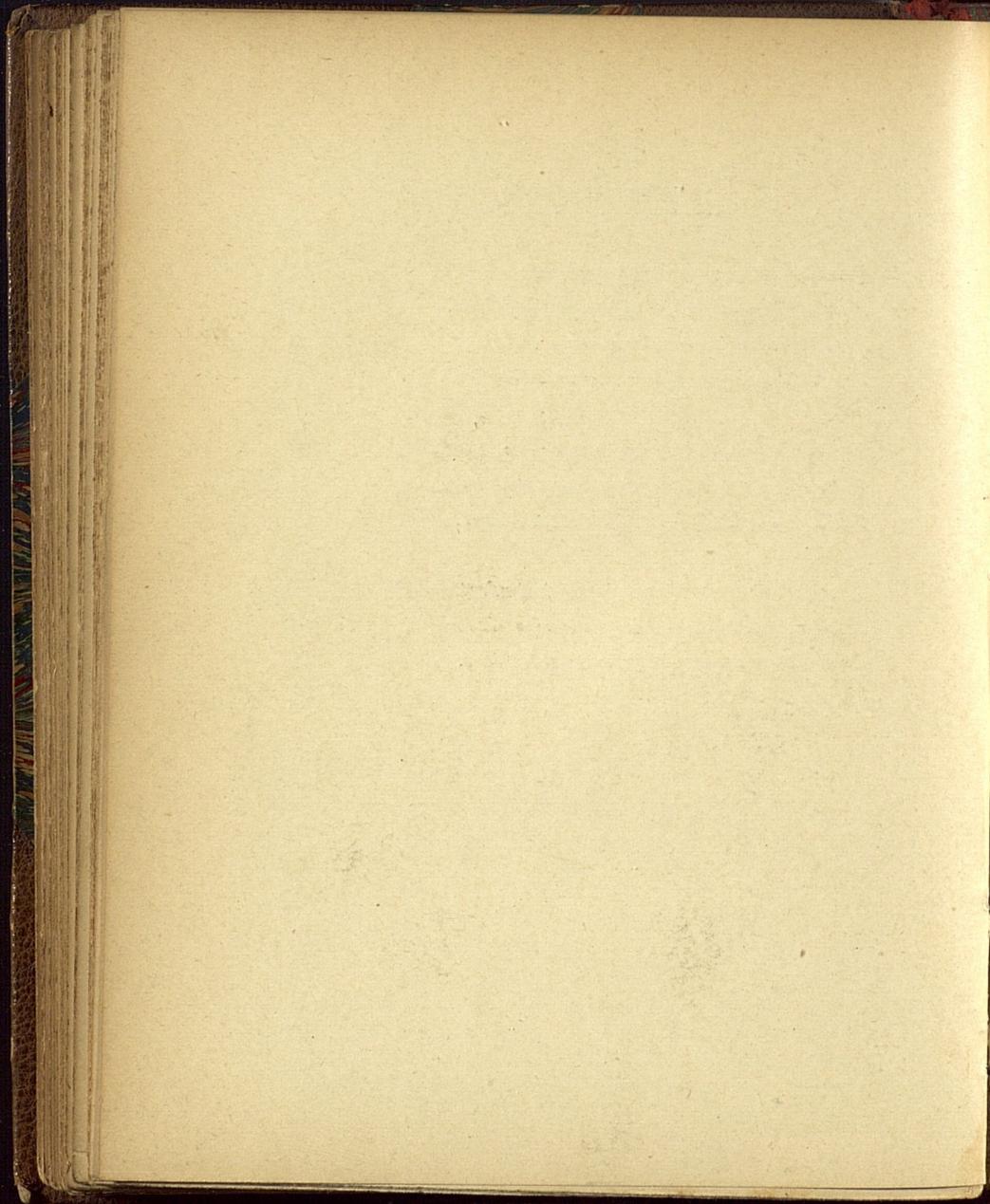
## II

*Mon âme, depuis lors, parmi la foule hostile,  
Foulant le vieil orgueil, guette le maître cher  
Qui saura, ferrant d'or une force inutile,  
Enfourcher les instincts qui piaffent dans ma chair.*

*Viens! Tu me frapperas à ta seule effigie.  
Pour proclamer ta gloire et tes desseins cachés,  
A tes pieds les clairons de ma jeune énergie  
Pleins d'appels prisonniers gisent inembouchés.*

*Je serai ta pensée et ton œuvre incarnées,  
Et tu verras mes mains, mes mains prédestinées,  
Traduire en gestes fiers tous tes rêves obscurs.*

*A moi, Dominateur! Je suis las de t'attendre!  
Je te veux! Mais, hélas! tu passes sans m'entendre,  
Et sans lever sur moi tes yeux calmes et durs.*



## L'ADORATION DES MAGES

*Dans une mensongère étable orientale  
Dont les murs sont crépis d'émeraudes en feu,  
Sur le trèfle d'argent de sa crèche natale  
Luit comme un astre neuf le nouvel enfant Dieu.*

*Roide dans son manteau de pourpre enjaillée,  
Et caressant des yeux le nourrisson vermeil,  
Un lys entre les doigts, la Mère émerveillée  
Sourit pieusement à son premier sommeil.*

*Près d'elle, voici l'âne : à ses oreilles mornes  
Grelottent des bijoux sonores et légers ;  
Et le bœuf, dont ils ont doré les vieilles cornes,  
Regarde par-dessus la tête des bergers.*

*Le silence est profond. Par la fenêtre ouverte  
Entre, avec la chanson des lointains chameliers,  
Tout le faste étoilé d'une nuit bleue et verte  
Où des dos de chameaux frôlent les grands palmiers.*

*Et dans leur palanquin, porté par des esclaves,  
Sur des peaux de lion, d'once et de léopard,  
Dans un brouillard de myrrhe et d'encens, lents et graves,  
S'avancent Balthazar, Melchior et Gaspard.*

*Leur front vaste est griffé de rides solennelles ;  
Contre l'absurde espoir leur cœur est cuirassé ;  
On voit naître et mourir dans leurs froides prunelles  
L'avenir monotone et semblable au passé.*

*Sans curiosité, sans trouble, sans surprise,  
Ils contemplent le frêle enfant prédestiné,  
Et, pliant les genoux, laissant leur barbe grise  
Baigner les cheveux roux du divin nouveau-né.*

*Ils versent devant lui les trésors séculaires  
Dont la gloire pensive embrase leurs palais :  
Iris couleur de jour, rubis crépusculaires,  
Olivines de l'Inde et saphirs violets,*

*Tout un fleuve enflammé de folles pierreries,  
Péridots de Ceylan, diamants d'Alençon,  
Tourmalines, béryls, sardoines, astéries,  
Lèche de sa splendeur les pieds de l'enfançon.*

*Et puis, ayant rendu ce culte obligatoire  
Au Messie annoncé, le dernier Dieu des Dieux,  
Les Rois Mages, dans l'ombre éblouissante et noire,  
Se lèvent en silence et se parlent des yeux :*

*« Jésus ! Nouveau Jésus ! O toi vers qui nous mène  
Le doigt mystérieux d'un astre ensanglanté !  
Jésus ! Suprême espoir de la folie humaine,  
Nous adorons ta grâce et ta divinité.*

*Ton royaume est trop beau pour être de ce monde !  
Crains ceux par qui ton nom serait glorifié,  
Car ils tendraient la main, dans une étreinte immonde,  
A ceux par qui le Christ mourut crucifié !*

*En vain tu sèmerais, miraculeux trouvère,  
Le ciel bleu de tes chants dans les cœurs ténébreux ;  
Entre les deux larrons, sur l'arbre du Calvaire,  
En vain tu mûrirais comme un fruit douloureux,*

*Les enfants les plus chers de ton Verbe adorable,  
Pour mieux le travestir et pour mieux t'insulter,  
Changeant ta Croix sublime en glaive misérable,  
Dans la chair de l'Agneau s'en iraient le planter !*

*Ce n'est pas les pieds nus, montés sur une ânesse,  
Par des chemins jonchés de fleurs et de rameaux,  
Que sans armes, et forts de la toute faiblesse,  
Ils prêcheraient la gloire aux barbares nouveaux,*

*Mais en fils de Caïphe et de Ponce-Pilate,  
Escortés de soudards et d'infâmes bouchers,  
Et trainant dans les plis de leur robe écarlate  
Avec l'âme des morts le reflet des bûchers !*

*Les ailes du Démon empanachent leur tête  
Et de l'empanacher s'allongent d'un empan !  
Leur tiare a des dents et mord comme la Bête !  
Leur crosse est un aspect de l'antique Serpent !*

*Regarde-les, Dieu pâle et couronné d'épines !  
Le meurtre éclôt du sol foulé par leurs manteaux  
Et leur ville d'orgueil, la Ville aux sept collines,  
Offre un temple à chacun des péchés capitaux,*

*Et poussant vers le ciel ses mille dômes rouges,  
Ses palais de prélats vautrés sur leur trésor,  
Ses cirques, ses jardins, ses cloîtres et ses bouges,  
Crève sous le soleil comme un grand abcès d'or!*

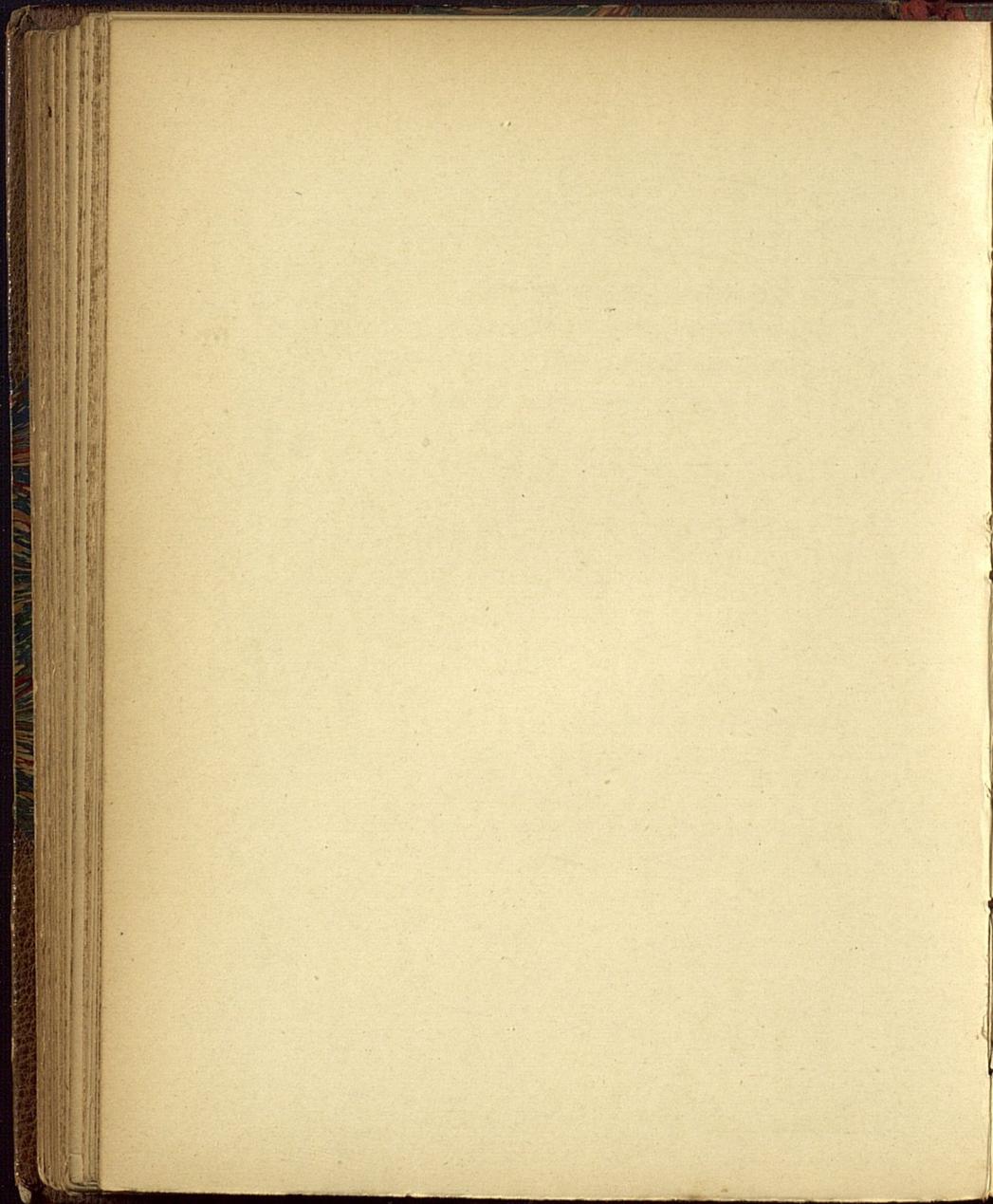
*Et maintenant, dis-nous, toi qui dors dans tes langes,  
Dieu du faible, du pauvre et du déshérité,  
O fils du charpentier, Jésus, miroir des anges,  
Dis-nous, que penses-tu de ta postérité? »*

*Tout se tait. Les joyaux abdiquent leur lumière  
Et les brûle-parfums, leurs nuages neigeux;  
Le silence absolu de cette nuit plénière  
Palpite à coups pressés comme un cœur orageux,*

*Quand soudain minuit sonne, et le Dieu qui s'éveille,  
Devant son œuvre morte et son règne fini,  
D'une voix à la fois enfantine et très vieille  
S'écrie : Eli ! Eli ! Lamma Sabacthani !*

---

*Et les mages alors, poussés par leur génie,  
Veufs de haine ou d'amour, de joie ou de douleur,  
Marchent vers le Jésus de cette Epiphanie  
Et lui tranchent le cou comme on cueille une fleur !*



LA TENTATION  
DE SANDRO BOTTICELLI

*Par ce soir triste et pur, sur la blanche terrasse,  
A l'ombre des verts orangers,  
L'enfant aux habits clairs, sonores et légers,  
Parle avec quelqu'un à voix basse.*

*« Que vois-tu donc — demande au rêveur convoité  
L'Esprit invisible qui rôde —  
Dans les gouffres d'azur, de pourpre et d'émeraude  
De ce crépuscule enchanté? »*

« *J'y vois passer, au son de musiques étranges,  
Dans l'or d'un nuage brûlé,  
Comme une île de lys, comme un jardin ailé,  
Des anges, des anges, des anges !* »

« *Enfant prédestiné — répond la sombre voix  
Avec un morne éclat de rire —  
Ecoute ! L'ombre parle : un ami va te dire  
Quels sont les anges que tu vois.*

« *Ceux-ci, bardés de fer, les ailes enflammées,  
Pareils à des drapeaux vivants,  
Lance au poing, à cheval sur la foudre et les vents,  
Hérissent le front des armées.*

« *Ils sonnent à plein souffle en de vastes clairons ;  
L'orgueil empanache leurs casques ;  
La bave des serpents et le sang des tarasques  
Dégouttent de leurs éperons.*

« Dans les autodafés, lorsqu'aux flammes béantes  
On jette des juifs à braiser,  
Sur le cœur des bûchers ils volent se poser  
Comme des abeilles géantes.

« Ces anges, mon enfant, ce sont les visiteurs  
Qui hantent les veilles hautaines  
Des pieux conquérants et des saints capitaines,  
Des rois et des inquisiteurs ! »

« Je ne les ai pas vus ! » — répond à la voix sombre  
L'enfant aux grands yeux ignorants.  
« En voici de plus doux et de plus attirants,  
— Reprend la Voix sombre dans l'ombre.

« Leurs ailes, dans l'iris de leur nimbe de feu ;  
Leurs ailes couleur de pervenche  
Font vivre, sur l'argent de leur tunique blanche,  
Le reflet d'un papillon bleu.

« *Le roi mage Gaspar, dans l'étable fleurie,  
Regardait leur vol s'étoiler :*  
*Si leurs yeux sont si purs, c'est d'avoir vu couler  
Le lait de la Vierge Marie.*

« *Le moine franciscain, sur le bord des ruisseaux,  
Leur parle dans l'or des vesprées,  
Naïf, comme à ses sœurs, les agnelles des prés,  
Comme à ses frères, les oiseaux.*

« *Et ceux-là, mon enfant, par les belles nuits calmes,  
Sèment pour louer Jésus-Christ,  
Sur les simples de cœur et les pauvres d'esprit,  
Le rêve ingénu de leurs palmes.*

« *Tu les vois, n'est-ce pas ? » dit le subtil rhéteur  
Dont soudain tremble la voix sombre.*

« *Je ne les ai pas vus ! » répond l'enfant dans l'ombre  
« Et ceux-ci ? » — fait le tentateur.*

« *La splendeur du couchant sur leurs pâles figures*  
*S'attarde en longs baisers tremblants ;*  
*Dans leurs lourds cheveux roux s'ouvrent les yeux sanglants*  
*Des spinelles et des ligures.*

« *Leur nostalgique essor épioie en éventail*  
*De grandes ailes chimériques*  
*Pareilles en magie aux lumières féeriques*  
*D'un mobile et vivant vitrail.*

« *La beauté de l'enfant et celle de la femme*  
*Se mêlent dans leur jeune chair ;*  
*On dirait, à leur vol qui rougit le ciel clair,*  
*Des pivoines, dans une flamme.*

« *Des rebecs de bois rose et des luths de cristal*  
*Vibrent sous leurs longues mains blondes :*  
*La musique les roule en ses ondes profondes*  
*Vers leur vague pays natal.*

« Ces anges, mon enfant, répandant leur lumière  
Sur ceux dont les yeux mécontents  
Révent l'homme plus beau, les cieux plus éclatants,  
La nature infâme plus fière,

« Sur tous les pauvres fous sacrés qui, dans leurs vers,  
Leurs chants, leurs marbres ou leurs toiles,  
Font, pour notre tourment, monter jusqu'aux étoiles  
Leur image de l'univers ! »

« Oh ! ceux-là, je les vois — répond à la voix sombre  
L'enfant au geste langoureux —  
Leur cœur vole vers moi, mon cœur vole vers eux :  
Leur bouche m'appelle dans l'ombre.

« Je les vois, je les vois ! Ils planent sur mon front !  
Je les vois ! Ils me font des signes !  
Les uns sont des ramiers et les autres, des cygnes !  
Leurs ailes me couronneront ! »

« Sache-le donc, enfant : ces fantômes étranges,  
Ces doux passants mystérieux  
Dont les yeux soucieux attirent tes grands yeux,  
Ces anges ne sont pas des anges.

« Tu leur donnes la vie en croyant les choisir :  
Ce sont tes enfants, ô mon frère !  
Les étans incarnés de ta chair téméraire,  
L'illusion de ton désir ! »

« Tu mens ! ô sombre voix qui ris dans les ténèbres !  
Malgré toi, mon rêve offensé,  
Mon doux rêve offensé que ton rire a blessé  
Laira dans des fresques célèbres ! »

« Adieu donc, mon enfant ! Rêve en paix, mon vainqueur !  
Mais tes anges mélancoliques,  
Aux voûtes des couvents, aux murs des basiliques,  
Diront le secret de ton cœur.

*« Et moi, l'instigateur de ces œuvres sublimes,  
L'esprit que tu n'entendras plus,  
Dans le royaume obscur où pleurent mes élus,  
Je recueillerai tes victimes. »*

## EPIGRAPHE ROMANTIQUE

*Voyageur inconnu, fils d'une race amère,  
Qui portes sur ton front l'ombre de la chimère,  
Contemple ce tombeau que décore un laurier !  
L'homme qui dort ici ne fut pas un guerrier  
Et nul meurtre acclamé n'a rougi sa tunique.  
Il ne fut pas non plus de ceux dont la chronique,  
Près des rostres assise, a retenu la voix.  
Rêveur farouche et tendre, errant parmi les bois,  
Rien d'un siècle fameux ne tenta sa noblesse.*

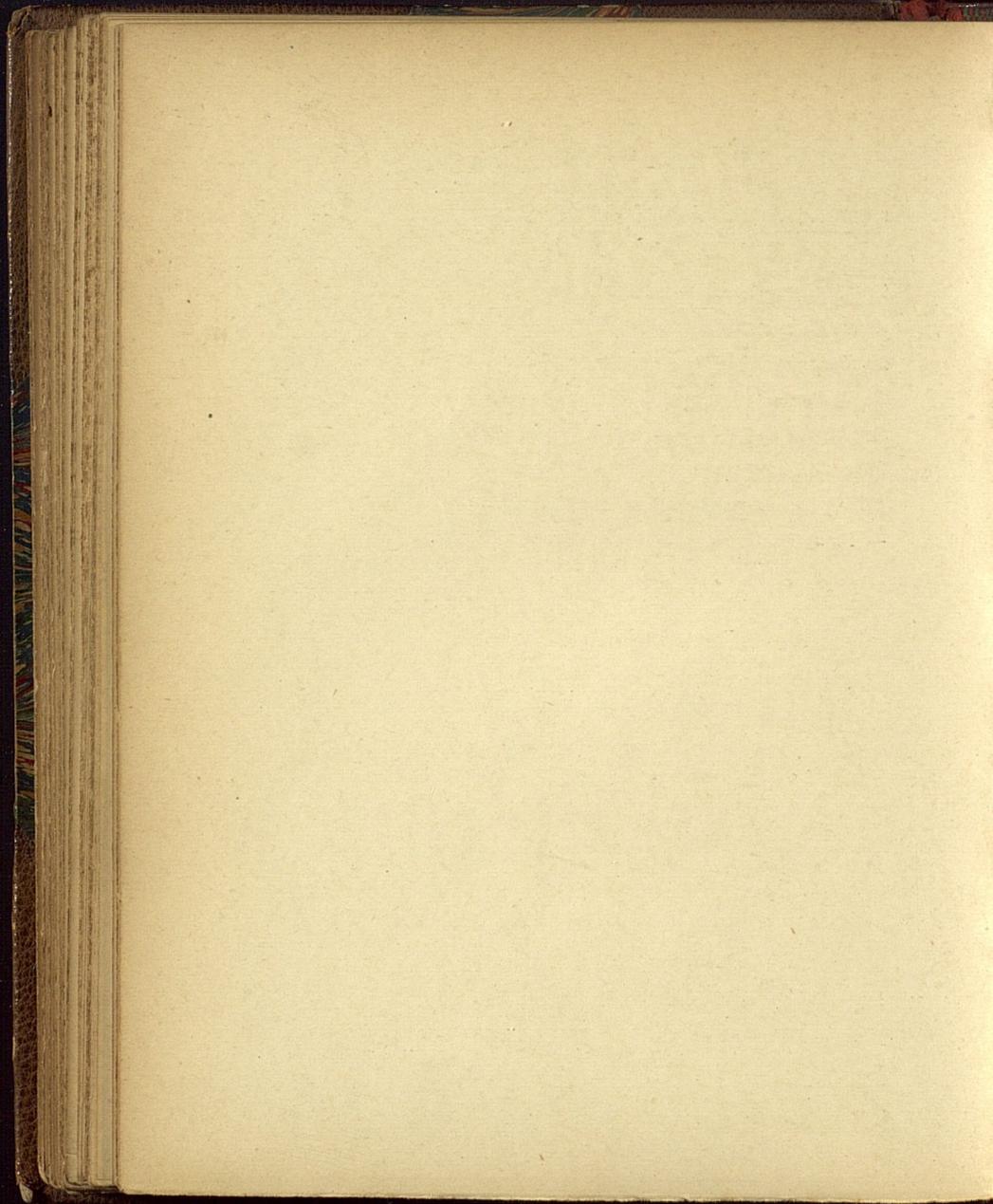
*Il a rêvé pour nous : heureux celui qui laisse,  
Malgré le lâche effort du Temps injurieux,  
Un reflet de son rêve au sol de ses aïeux !  
Or, celui dont je parle est vivant : c'est son âme  
Qui se mire en dansant, sinistre et douce flamme,  
Sous les arbres, le soir, dans le songe des eaux ;  
C'est elle qui, mêlée aux ailes des oiseaux,  
A l'évresse du vent, aux frissons des ramures,  
Enchante la forêt de ses vagues murmures ;  
C'est son âme ambiguë et charmante qui luit  
Dans les longs regards verts de la lune, la nuit,  
Et par les champs baignés de lumières amies  
Caresse le sommeil des brebis endormies  
Et pénètre dans l'âme obscure du berger ;  
Et c'est elle, elle enfin, dont le souffle léger,  
Comme la fraîche voix d'une flûte invisible,  
A travers les halliers, sur un rythme paisible,  
Mène, jusqu'au premier sourire du matin,  
Dans l'herbe humide, avec le troupeau clandestin*

*Des Silènes ridés, des Nymphes aux yeux jaunes,  
Des Satyres enfants, des Sylvains et des Faunes,  
Impassible et joyeux, le cortège des Dieux !  
Tel est le fier pouvoir du vers mystérieux  
Qu'au cirque, Octave-Auguste, à l'aspect de cet homme  
Vit se lever un soir tout le peuple de Rome  
Comme devant quelqu'un de plus grand que César,  
Et que les jeunes gens, accrochés à son char,  
Saluaient son triomphe en lui jetant des roses.  
Cœur tendre, il écoutait battre le cœur des choses ;  
Ses poèmes chantaient dans les jeunes esprits ;  
Le charme de sa voix rendait aux yeux taris  
La grâce de l'enfance et la beauté des larmes.  
Dans un monde enfiévré par le fracas des armes,  
Où la force était reine et servie à genoux,  
Il se montra plus fort que la force, étant doux.  
Il connut la grandeur de la souffrance humaine  
Et seul, parmi les fils de la Louve romaine,  
Il fit saigner d'amour la mamelle d'airain.*

*Dans le vaste avenir son regard souverain  
Plongeait en flamboyant comme une torche ailée,  
Et l'astre qui devait plus tard, en Galilée,  
Guider les pas sanglants du dernier-né des Dieux,  
Se posait sur son front quand il fermait les yeux.  
Et lorsqu'après sa mort, comme une mer féconde,  
L'aveugle et sourde nuit déserta sur le monde,  
Son nom, balbutié par les hommes nouveaux,  
Fit se lever, dans les ténèbres des cerveaux,  
Lauré d'or et de feu, le fantôme d'un mage.  
Le peuple, qui vénère encore son image,  
Broda sur son histoire un étrange roman  
De sorcier secourable et de bon nécroman.  
Il passait, proférant d'hermétiques paroles.  
Ce fut lui qui tailla, de Naples à Pouzzoles,  
A travers la montagne un chemin enchanté ;  
Et c'est aussi par lui, dit-on, que fut sculpté  
Le grand cheval de marbre, énigmatique et sombre,  
Qui guérissait les fous qui passaient dans son ombre.*

---

*Ce fut lui qui, tenant en main la rouge clé,  
Attendit sur le seuil du morne défilé  
Le Florentin banni par ses frères, et Dante  
Le vit marcher vers lui, vêtu de neige ardente.  
Saint Paul, lorsqu'il passa par ici, pauvre et nu,  
Pleura comme un enfant, ne l'ayant pas connu,  
Et l'Eglise invoquait son nom, à l'Evangile...  
— Tu ne l'oublieras point, voyageur : c'est Virgile.*



## PIERROT ET L'ÂNE

*Fatigué d'Eliane et las de Lelio,  
Las d'Arlequin et de Colombine et d'Aminthe,  
Pierrot, dans la forêt couleur d'or et d'absinthe,  
Pour bercer sa douleur compose un fabliau.*

*Ses beaux amis l'ont fui dans les Iles vermeilles,  
Là-bas, vers les palais qu'il a songés pour eux.  
L'Âne seul est resté fidèle au malheureux  
Dont il rythme les vers en battant des oreilles.*

*Et la bête levant sur le blanc révolté  
Des regards ignorants où la toute Bonté  
S'allume au clair foyer d'une âme sans envie,*

*Pierrot réconforté plonge ses yeux rêveurs  
Dans le ciel baptismal de ces grands yeux sauveurs  
Et s'y lave le cœur des hontes de la vie.*

## LE GLAIVE ET LA ROSE

A IWAN GILKIN

*Je vois, dans un pays de légende et de gloire,  
Sur l'escalier d'honneur d'un palais singulier,  
Se dresser, pâle et beau sous son armure noire,  
La visière levée, un jeune chevalier.*

*Devant lui, sans éclairs, chu de sa main trompée,  
Gît sur le sol sanglant le glaive souple et fort ;  
Et l'enfant, piétinant ce cadavre d'épée,  
Semble un archange en deuil qui foule un serpent mort.*

*Immobile, captif de sa noble attitude,  
Il respire à longs traits, comme un riche poison,  
Les parfums du silence et de la solitude,  
Et ses yeux aquilins conjurent l'horizon.*

*Qu'espère-t-il de ce sinistre paysage,  
De ces monts embrasés sous un ciel ombrageux,  
Et de ce froid soleil dont l'augural visage  
Prophétise la fin d'un bonheur orageux !*

*Je l'ignore ; et pourtant cet éphèbe farouche,  
En la fierté duquel se mire ma fierté,  
Porte sur son front dur et sur sa dure bouche  
Le signe de ma force et de ma volonté.*

*Et je le reconnais, c'est l'enfant de naguère,  
Mon bel enfant d'orgueil au nom prédestiné,  
C'est le fils radieux de mon âme de guerre,  
Mon drapeau d'allégresse et mon rêve incarné.*

*O mon fils d'autrefois, ma pensée et mon geste !  
Pourquoi, foulant aux pieds ton glaive trépassé,  
Implores-tu des yeux cet horizon funeste ?  
Qu'attends-tu de ce soir inutile et glacé ?*

*Sans abaïsser sur moi ses prunelles hautaines,  
Comme en songe, à regret, le jeune et beau vainqueur  
Profère lentement ces paroles lointaines  
Dont l'écho sépulcral retentit dans mon cœur :*

*« J'ai servi ton vouloir et j'ai vécu ton rêve.  
Pour veiller sur le Temple et garder le Trésor,  
L'étoile de justice à la pointe du glaive,  
Debout sur mon cheval d'aurore aux ailes d'or,*

*Le rire du soleil dans les crins de mon casque,  
Ivre de ta pensée, ô mon âpre songeur !  
J'ai plongé dans le cœur des fils de la Tarasque  
L'épée éblouissante et le Verbe vengeur !*

*Mais hélas ! il a lui, le jour expiatoire !  
Pour la première fois j'ai douté de mes dieux,  
Et j'ai senti, vaincu par ma propre victoire,  
Se poser sur ma tempe un doigt mystérieux.*

*C'était quelqu'un de l'ombre et de la solitude  
Qui me touchait le front et me parlait tout bas...  
Il m'a ravi la force avec la certitude ;  
Et c'est depuis ce jour que j'ai fui les combats !*

*J'ai perdu mon orgueil, ma joie et mon génie ;  
Je n'ai plus sur les yeux le bandeau de la foi ;  
Père qui m'a trompé, ton enfant te renie !  
Je me connais trop bien pour croire encore en moi !*

*C'est pourquoi, conjurant cet horizon funeste,  
J'attends venir vers moi quelqu'envoyé du sort,  
Et pourquoi, désormais sans parole et sans geste,  
Guéri de l'action, je foule un glaive mort ! »*

*Il se tait. Mais là-bas, dans la vapeur du songe  
Qui flotte en brume d'or sur les monts violets,  
Un sanglot de cristal éclate et se prolonge,  
Quelqu'un pleure, qui vient vers l'étrange palais*

*Quelqu'un pleure, et la voix plaintive se rapproche,  
Et tout à coup voici qu'un être singulier  
Surgit, vêtu de rouge, au sommet d'une roche,  
Et descend lentement vers le noir chevalier.*

*C'est un adolescent aux paupières meurtries,  
Triste comme un démon, jeune et beau comme un dieu,  
Qui tient entre ses doigts cerclés de pierreries  
La rouge flamme en fleur d'une rose de feu.*

*Un long vol langoureux de colombes blessées  
Autour du bel enfant palpite en gémissant,  
Et sur son front royal lourd d'obscuras pensées  
Fait pleuvoir de la neige et des gouttes de sang.*

*Miracle! Réveillez le palais taciturne !  
Miracle! Pavoisez la bretèque et la tour !  
Et pilliez les dressoirs pour le festin nocturne !  
J'ai reconnu le fils de mon âme d'amour !*

*Mais sans tourner vers moi ses paupières baissées,  
Comme en songe, à regret, l'enfant mystérieux  
Profère lentement ces paroles lassées :  
« Père ! Ne trouble pas le sommeil des aïeux !*

*Je reviens du pays où les cœurs en folie  
Cherchent un sombre ciel dans les puits de l'enfer,  
Morne, et sentant monter à ma bouche avilie  
L'horreur d'avoir vécu le rêve de ta chair !*

*J'étais le fier chasseur, le bel enfant de joie ;  
J'empourrais les cerveaux comme un vin écumeux ;  
Et je faisais chanter sous mes lèvres de proie  
Des rires éclalants et des baisers fameux,*

*Je triomphais de voir, au milieu des tortures,  
Heureuses de souffrir pour un maître vanté,  
Les plus belles d'entre les belles créatures  
D'un reflet de leur grâce embellir ma beauté.*

*Et rivés pour jamais à mes yeux despotiques,  
D'innombrables regards, splendides et songeurs,  
Me suivaient longuement de leurs feux extatiques,  
Comme un ciel éploré plein d'astres voyageurs !*

*Mais quelqu'un m'a parlé, le soir, dans les ténèbres,  
Tout bas : c'était quelqu'un du mystère et du sort...  
Et c'est depuis ce soir que mes lèvres célèbres  
Ont le goût de la terre et l'odeur de la mort !*

*C'est pourquoi, délivré des antiques chimères,  
Tu me vois attester le néant de mon dieu,  
Et fouler sous le jour de mes pieds éphémères  
Les pétales sanglants de la rose de feu ! »*

*Il se tait. Le soleil décline. Rien ne bouge.  
Mon cœur tumultueux bondit à se briser,  
Quand le chevalier noir marche vers l'enfant rouge,  
Et l'heure de ma mort sonne sous leur baiser.*

## LA BLESSURE ÉTOILÉE

*La Douleur qui vient à ma rencontre est si belle  
Avec sa bouche pâle et ses grands yeux cernés,  
Que mon étrange espoir, à genoux devant elle,  
Lui dit: « Béni le ciel dont vous m'illuminez !*

*« Longtemps je vous ai vue, à travers ma folie  
Et les sombres festins où mon cœur se ruait,  
A pas mystérieux, ardente et recueillie,  
Errer à l'horizon comme un éclair muet.*

« Vous regardiez de loin mûrir ma destinée,  
Comme un fruit étranger sous des cieux ennemis ;  
Une invisible main vers moi vous a menée :  
De toute éternité je vous étais promis.

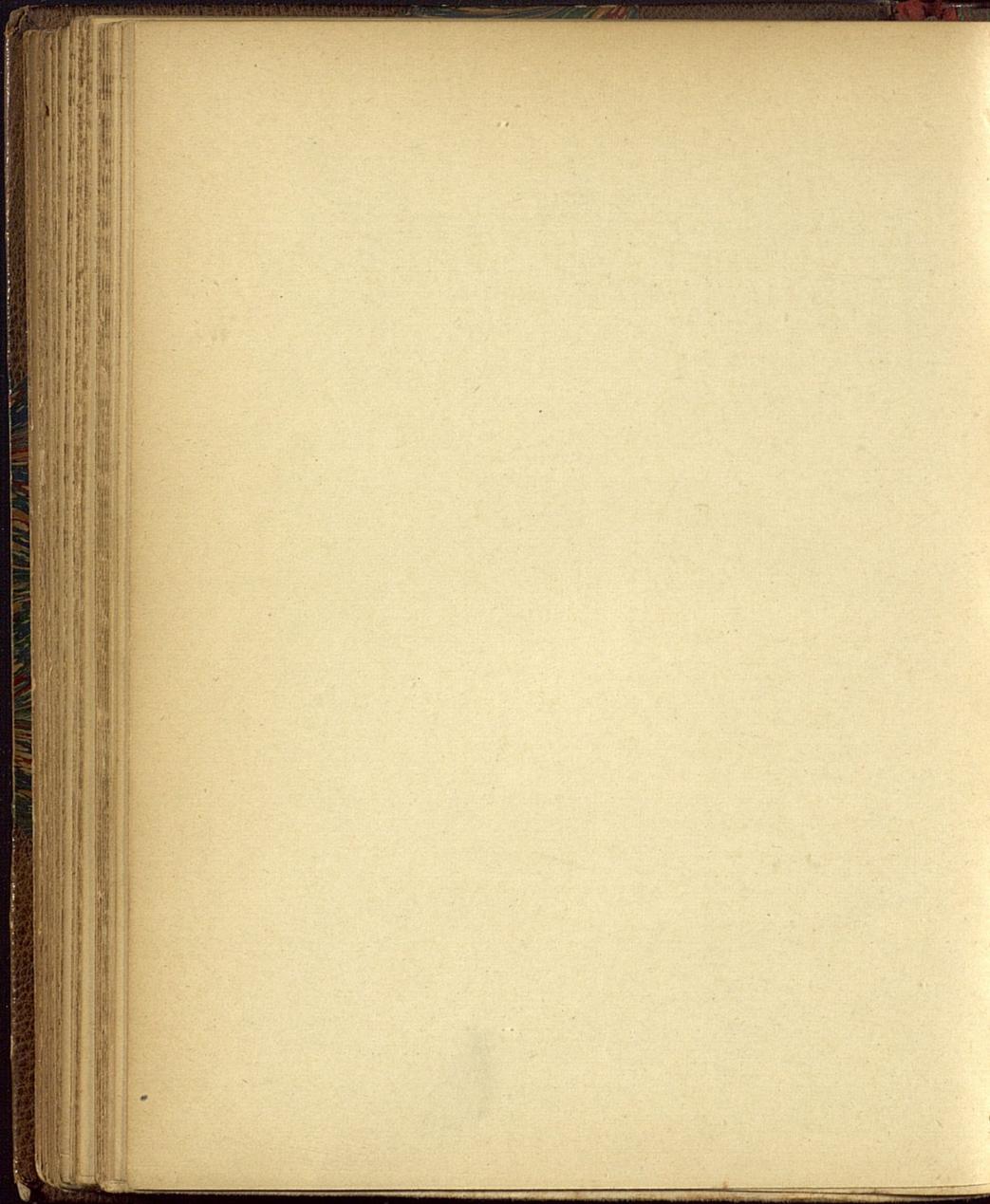
« Gloire à vous, qui portez les pinces et les verges,  
Les brodequins sanglants et le glaive irrité !  
Je vous salue, ô vierge, entre toutes les vierges,  
Et j'attends mon supplice avec avidité ! »

— « Savez-vous, ô mon fils, répond de sa voix lente  
La pâle vierge aux yeux de cendre, savez-vous  
Que ce n'est rien d'offrir sa poitrine sanglante  
Aux caresses du glaive impitoyable et doux ? »

— « J'embrasserai le glaive avec reconnaissance ;  
Mais je vois dans vos mains l'aube d'un nouveau jour,  
Et je tends, pour payer ma seconde naissance,  
Mon misérable amour en offrande à l'Amour ! »

---

— *La vierge me regarde un instant sous son voile,  
Sourit, puis brusquement saisit d'un bras vainqueur  
Le glaive au fil duquel brille une blanche étoile,  
Et plante d'un seul coup l'étoile dans mon cœur.*



## LE RÉVEIL INGÉNU

*Près des remparts d'Assise, — oh ! que la vie est douce ! —  
Sous le ciel qui n'est plus qu'un soleil dilaté,  
A l'ombre, dans la Vigne éblouissante et rousse,  
On célèbre ce soir la fête de l'été.*

*De hardis jeunes gens — oh ! que la vie est belle ! —  
Baisent les seins aigus des filles aux grands yeux ;  
Sur la chair des fruits mûrs le sang des vins ruisselle  
Et des rires d'enfant vibrent dans l'air joyeux.*

*Pacifique et puissant, le couchant, comme un fleuve  
Déborde à flots vermeils sur la cime des bois ;  
Les lèvres et les fleurs — oh ! que la vie est neuve ! —  
Semblent fleurir ce soir pour la première fois.*

*Le coup d'aile léger de l'heure qui s'envole  
Flatte leur nonchaloir et caresse leurs jeux ;  
Et le roi du banquet — oh ! que la vie est folle ! —  
C'est François, le plus jeune et le plus beau d'entre eux.*

*Ses blonds cheveux, ambrés par l'or du crépuscule,  
Adulent son front pur et ses yeux attirants ;  
Son rire épanoui — que la vie est crédule ! —  
Aspire en un baiser tous les baisers errants.*

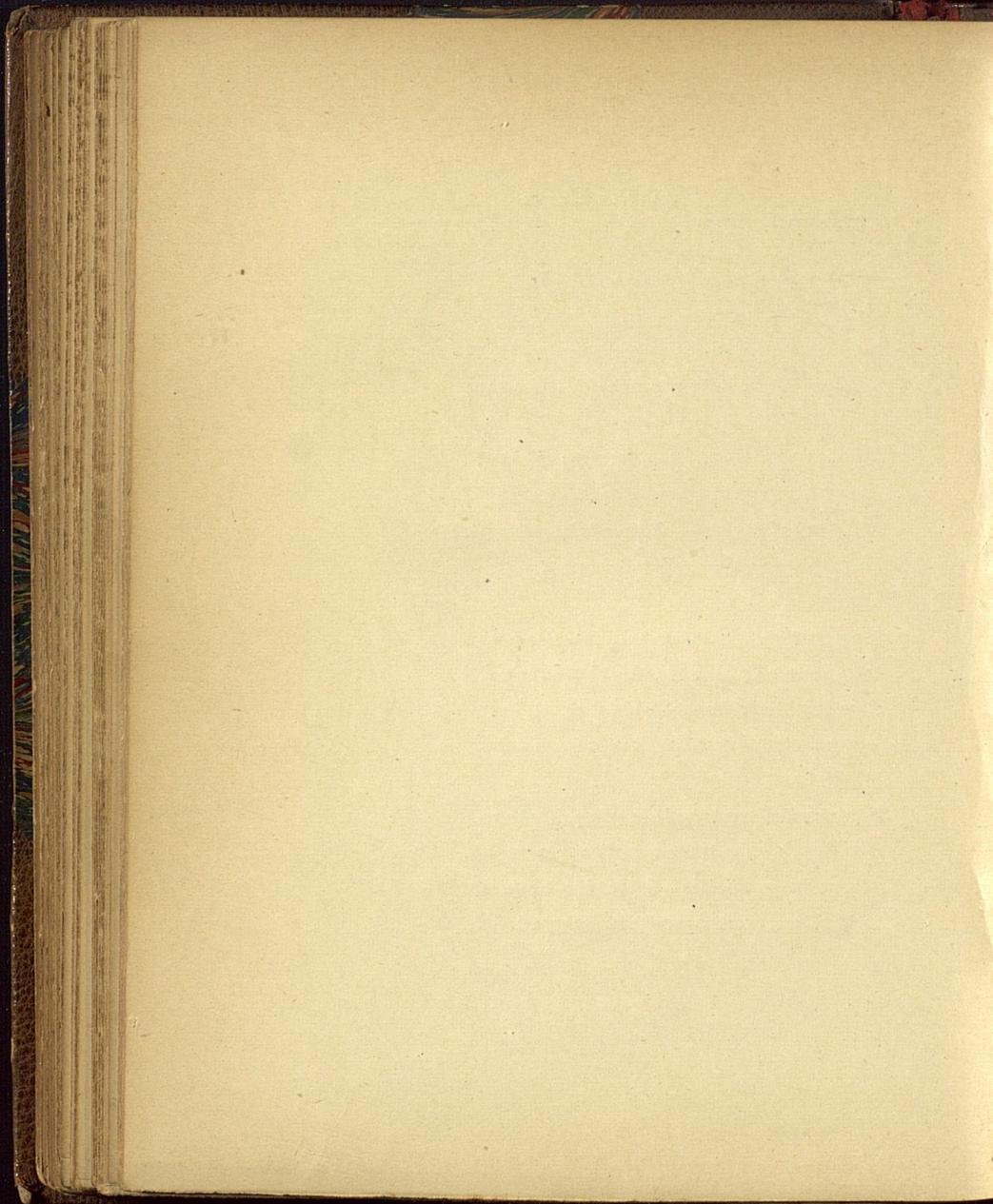
*Debout, portant très haut sa tête cavalière,  
Irre de sa jeunesse, il brave le Destin ;  
Et sa parole ardente — oh ! que la vie est fière ! —  
Comme un oiseau de feu plane sur le festin.*

*Mais personne n'a vu le visage de l'ange  
Dont le geste d'extase, obscur et triomphant,  
A tracé tout à coup — que la vie est étrange! —  
Le signe de la croix sur le front de l'enfant.*

*Immobile et muet sous la douce main d'ombre,  
Il rompt le fil soyeux du conte qu'il contait,  
Et le groupe des fous — oh ! que la vie est sombre! —  
Va incu par ce silence inflexible, se tait.*

*Leurs regards étonnés, pleins de joie offensée,  
Voient surgir du beau page un apôtre ingénu,  
Et sur sa bouche close — oh ! la vie est blessée! —  
Se poser, comme un rêve, un sourire inconnu.*

*Et le cœur embrasé par le monde qu'il porte,  
Il contemple à son tour ces spectres mensongers,  
Et sans les reconnaître — hélas ! la vie est morte! —  
Se réveille en sursaut parmi des étrangers.*



## TABLE DES MATIÈRES

SOUS LA COURONNE . . . . .	7
LE BEAU ROI CHARLES IX . . . . .	9
I. <i>Mauvais sommeil</i> . . . . .	11
II. <i>Le prince au vitrail</i> . . . . .	13
III. <i>Le réveil du Roi</i> . . . . .	18
IV. <i>Panegyrique.</i> . . . .	21
CATHERINE DE MÉDICIS. . . . .	33
RENAISSANCE. . . . .	35
LOUIS DE CONDÉ. . . . .	37
HENRI DE BÉARN . . . . .	39
DÉCLIN. . . . .	41

HENRI III. . . . .	43
I. <i>Ladislas Laski</i> . . . . .	45
II. <i>Jalousie</i> . . . . .	50
III. <i>La fraise</i> . . . . .	53
IV. <i>A Ollainville</i> . . . . .	55
V. <i>La confession de Henri III</i> . . . . .	57
 DEVANT LE SPHYNX . . . . .	 75
LES VAINES RENCONTRES . . . . .	77
L'ADORATION DES MAGES . . . . .	81
LA TENTATION DE SANDRO BOTTICELLI . . . . .	89
EPIGRAPHE ROMANTIQUE . . . . .	97
PIERROT ET L'ÂNE . . . . .	103
LE GLAIVE ET LA ROSE. . . . .	105
LA BLESSURE ÉTOILÉE . . . . .	113
LE RÉVEIL INGÉNU . . . . .	117



